

Mimoun Sastane

Les damnés de Hoboken

Le curé et l'imam prolétaire



Mimoun Sastane

Les damnés de Hoboken

Le curé et l'imam prolétaire

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4480-6

Dépôt légal : Decembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

SOMMAIRE

L'INAUGURATION D'UNE MOSQUÉE A MORETUSBURG	7
LA BALLADE DE YOUNES ET SON ARRIVÉE A ANVERS	17
L'INAUGURATION DE LA MOSQUÉE BRANDON DE DISCORDE.....	29
PROLÉTARIISATION DE L'IMAM LAROUSSI.....	49
LA VISITE DE L'AMBASSADEUR.....	51
L'IMPLANTATION DE L'AMICALE.....	59
LE BAIN DE SOLEIL AU CHÂTEAU DU NORD	61
LA VISITE DU CAÏD	73
LE SEIGNEUR ABDELLAH.....	93
DA-AHMED VICTIME DU CHERGUI.....	99
UNE NUIT DANS L'ESTAMINET	103
PAS DE PÉTROLE PAS DE TRAVAIL CHEZ NOUS	109
IMAM LAROUSSI DEVIENT OUVRIER MÉTALLURGISTE.....	129
L'ACCIDENT FOUDROYANT DE LAROUSSI DEVENU DYNAMITEUR.	157
LA FUGUE DE HASNA FILLE DE TOUHAMI	171

LA VISITE DU CURE	177
TOUHAMI AHMED RENIE SA FILLE	183
LA NOUVELLE MOSQUÉE	187
A LA RECHERCHE DU SOLEIL	197
LE MARCHE DU MIDI	209
IMAM EL-MOUSSAOUI AUMÔNIER	217
L'ENLÈVEMENT FORCÉ DE HASNA.....	231
LE RETOUR DU FILS PRODIGUE	253
AU BORD DU BOUREGREG	289
VISITE A SIDI-YAHIA.....	339
RENCONTRE AVEC HASNA A MELILLA	345
LA DESTINÉE DE TOUHAMI AHMED ET SON FILS ALI ET DES AUTRES.....	409

L'INAUGURATION D'UNE MOSQUÉE A MORETUSBURG

Monsieur le curé Verhoeven ou Mijnheer Pastoor, comme l'appelaient, avec respect, ses ouailles de la paroisse Saint Joseph à Moretusburg et avec sarcasme les moins-dévots et les non-pratiquants, se tenait droit sur les marches de l'escalier, l'air grave et sombre comme son costume gris, au centre du long parvis de sa petite église, qui fut consacrée une année avant la première grande guerre. Les murs de ce temple, construit en briques rouges étaient noircis et érodés par les intempéries et affouillés par les « pluies acides » provenant des poussières des fumées insalubres que jettent dans le ciel, les hautes cheminées des usines avoisinantes. Le curé ne portait pas de soutane, mais un large par-dessus gris, qui lui tombait sur les talons. D'ailleurs, il ne portait de soutane, que durant le service religieux ou durant les cérémonies. Seule, une petite croix épinglée sur le revers de sa veste, indiquait qu'il appartenait au clergé catholique. A sa droite, un peu à l'écart, se tenait Touhami Ahmed, l'interprète. D'autres personnes, pour la plupart des ouvriers âgés, qui se tenaient à une certaine distance de là, étaient engagées dans une discussion animée. Un homme trapu et de petite taille, de petits yeux noirs, luisant et malicieux, une minuscule calotte couvrant mal ses cheveux lisses et noirs, s'emportait et gesticulait des mains, comme un comédien italien.

De temps à autre, des couples âgés qui passaient par-là, saluaient le curé par un : Dag Mijnheer Pastoor ou bonjour Monsieur le curé.

Et la réponse du curé est tout aussi brève : « Dag Mevrouw, dag Mijnheer », bonjour Monsieur-Dame.

D'autres passants regardaient, avec curiosité, cet attroupement d'ouvriers marocains, devant une église catholique. Une vieille dame, au bras de son mari, alla droit au curé pour s'informer de la présence de ces ouvriers étrangers devant l'église, n'ayant pu retenir sa curiosité.

Ils attendent l'arrivée de leur ambassadeur, pour inaugurer leur lieu de prière, fut sa réponse. Le curé pèse bien ses mots, il a dit lieu de prière et non pas une mosquée. La différence est de taille, car en cette période, nous sommes en automne de l'an de grâce 1966, l'islam n'était pas encore reconnu comme religion officielle en Belgique. Mais, qu'importe le titre ou le statut de ce lieu de culte, pour ces ouvriers le lieu n'était autre, qu'une mosquée, même si elle ne possédait pas de minaret. La bonne dame haussa les épaules, faisant une moue hautaine, et ajouta tout en faisant cette remarque pleine d'ironie :

Ah ! C'est tout ce qu'il leur manquait, ont-ils besoin d'une église eux-aussi ? Allons viens, Jan, ordonna-t-elle à son mari qui voulait peut-être en savoir plus du curé. Elle tira le bras de son mari vers elle, comme si elle avait peur de le perdre.

La scène ci-dessus se déroulait à Hoboken sur l'Escaut, banlieue sud d'Anvers et non celle sur le Hudson River dans le New Jersey, qui a aussi une banlieue industrielle du même nom, fondée par des émigrés flamands et néerlandais, et où vit le jour l'un des plus célèbres crooner de notre période, Frank Sinatra. La première mention faite de cette agglomération anversoise et de son centre industriel apparaît pour la première au début du douzième siècle comme « capellam de hobuechen qua libam ». En cette période, Hoboken n'était qu'un hameau insignifiant du Grand Duché du Brabant. Cette région est le cœur de la Flandre et de la Belgique. L'Escaut, ce fleuve au régime régulier et dont la marée, selon les saisons et la force des vents, peut atteindre trois mètres et parfois plus, en cet endroit, est son artère vitale, qui coule paisiblement non loin de là, et forme la limite ouest de cette commune. Le long de toute la rive droite se succèdent, sur des kilomètres et des kilomètres, usine après l'autre, surtout l'industrie lourde, la métallurgie, les chantiers navals et les produits chimiques. Mais de nos jours, il est un dépotoir qui put l'huile, le gazole et les eaux souillées et non traitées, que les usines limitrophes y déversent. L'air que l'on y respire est encore pire, il est tout simplement nauséabond.

Le jour de l'inauguration de la mosquée par l'ambassadeur, était enfin arrivé. Le bon curé formait avec l'imam Mohamed Laroussi à sa gauche, et l'interprète Touhami Ahmed à sa droite, les dignitaires qui devaient recevoir l'ambassadeur de sa majesté chérifienne, venu spécialement de Bruxelles, pour inaugurer cette « mosquée de Hoboken ».

Driss, l'un des ouvriers présents parmi cette foule, après avoir harangué ses compagnons dans un style de chef charismatique, fut pris à partie par l'un de ses compagnons et qui visiblement ne semblait pas partager son opinion.

Écoute-moi bien Driss, pourquoi veux-tu toujours avoir raison, nous avons tous contribué à la construction de ce lieu de prière. La maison de Dieu est pour la prière et non pour faire autre chose. Si le président de la mosquée et le curé ont invité l'ambassadeur, c'est leur affaire. Moi, je viens ici pour prier, c'est tout.

Driss semblait se calmer et allait se taire mais tout d'un coup, il revenait à la charge.

Et moi, je vous dis tous, regardant de plus près, l'homme qui venait de le contredire et qui n'était autre que son frère cadet Omar, je vous dis que l'ambassade va faire main basse sur cette mosquée. En plus, elle n'a rien à foutre dans nos affaires. Ils n'ont même pas donné un centime pour la construction de cette mosquée. Je n'attends rien d'eux, qu'ils nous foutent la paix, c'est tout ce que je veux.

Le curé faisait semblant de ne rien comprendre à cette discussion bien plus qu'animée et qui cessa soudainement. Son souci allait tout d'abord à son chien, un brave chasseur terrier anglais, qu'il nommait lord. Ensuite, il se préoccupait du retard inexplicable des dignitaires marocains, qui tardaient à venir ; la ponctualité n'étant certainement pas l'une de leur qualité. Entre-temps, l'équipe de télévision flamande avait mis en place son équipement et ses caméscopes, l'ingénieur du son se mettait en devoir de faire des essais de prise de son. L'événement avait été jugé assez important pour justifier le déplacement de la télévision en vue d'une couverture médiatique et sa diffusion tardive, car l'inauguration de cette mosquée était une primeur en Flandre. Le cameraman demanda à l'ingénieur du son si les essais étaient satisfaisants, celui-ci lui répondit, que hormis les sirènes des bateaux et chalutiers et d'une usine proche, tout allait à souhait. Le reporter leur fit comprendre, que ce reportage ne serait diffusé, que dans le dernier journal. Alors qu'il parlait, un vacarme se fit entendre au loin, une sorte de martèlement mécanique, qui se répétait. Le reporter leva la tête et s'enquérissait d'où provenait ce vacarme.

Vous ne pouvez laisser du linge sécher dehors, sinon vous aurez des tâches noires partout, racontait le cameraman au journaliste, qui venait de lui demander, s'il avait déjà filmé dans cette localité.

Comment les riverains de cette zone industrielle peuvent-ils vivre ici, je ne le comprends pas du tout. Moi, je suis né de l'autre côté du fleuve et je connais bien la différence.

Il pivota autour de sa caméra, et du doigt, lui désigna les silhouettes tristes de trois hautes cheminées, qui crachaient une fumée noire et jaunâtre, qui s'amoncelait avant de confondre avec les nuages dans les hauteurs, emportée au loin, par le vent soufflant en général de l'Ouest. Une autre fumée blanchâtre, provenant d'une cheminée plus haute que les

autres, se confondait avec la brume et la masse de nuages cumulus. Une puanteur, sentant le soufre, se dégageait tout de même de ces lieux. Pour les gens qui habitent ce quartier, la puanteur est encore intenable par temps calme et brumeux, lorsqu'il y a inversion. En effet, la brume empêche la dilution et la dissipation de la pollution dans l'atmosphère. Et il ajouta, les résidents de ce quartier, s'y sont accoutumés, comme les rats qui s'accoutument à l'environnement des égouts. Toute cette saleté de pollution passe par ici. Ces ouvriers marocains ont quitté leurs oasis, leurs palmeraies et leurs montagnes saines, pour venir travailler à l'ombre de ces cheminées, concluait-il.

Vers six heures, un couple âgé promenait un chien Labrador noir tenu en leste, la bête non impressionnée, par la présence de ce monde, tirait le couple hors du trottoir, vers le milieu de la chaussée, puis vers un arbre, dont elle fit le tour tout en reniflant l'écorce. L'animal leva sa patte postérieure, et y laissa ses traces d'urine derrière. L'homme attendait patiemment, que son chien eut fini sa besogne, avant de poursuivre son chemin.

Sa démarche lente et l'air courbaturé étaient le résultat de l'effort, que son corps devait fournir chaque jour au travail, de telle sorte que son épaule droite était plus développée que la gauche. C'est ce qu'on appelle une déformation professionnelle. Il était ouvrier et travaillait à Cockerill Yards, un chantier naval non loin de là. Il connaissait quelques-uns de ces ouvriers. Le chien devenu docile, après avoir vidé sa vessie, marchait maintenant à la hauteur de son maître, qui suivait son épouse. Celle-ci s'arrêta brusquement, regarda tous ces hommes, qui attendaient patiemment l'arrivée de l'ambassadeur, fit cette remarque.

Si j'étais à leur place, je ne serai pas restée ici, à faire la sentinelle, et d'ajouter : Ils auraient mieux fait d'aller s'occuper de leurs enfants, au lieu de tourner autour de cette église.

Jules, homme raisonnable et rationnel, fit remarquer à sa femme, que les musulmans, vont à la mosquée et non à l'église. Ce à quoi la bonne dame répliqua sèchement : Pour moi, mosquée ou église, c'est la même chose. Je ne sais pas ce qu'ils ont à chercher dans cette religion. Se prosterner vers l'Est, là où le soleil se lève, c'est tout ce qu'ils savent faire. Ils ont ça dans le sang.

Jules écoutait sa femme sans dire mot. Il savait que rien ne changerait son opinion sur la religion musulmane. Et des opinions critiques, elle en avait plein la tête.

Cette scène n'échappa pas à un jeune homme qui comprenait le flamand. Il raconta en détail à ses compagnons, le sens de la discussion entre les deux époux.

Pauvre homme, observa l'un d'entre eux, c'est mon voisin. Un vrai homme ne se laisserait pas dominer par sa femme, comme elle le fait celle-ci, désignant de la tête la vieille dame qui vient de passer près d'eux. Il hocha la tête et ajouta, eux, grands ou petits, ils écoutent leurs femmes. Par petits ou grands, il voulait dire de rang social et d'importance ou du moins ce qu'il croyait comme vérité. Ce scorpion de femme, est un vrai gendarme. Elle terrorise tout son monde. Sans doute, faisait-il allusion à sa physionomie ou peut-être à son caractère, car elle était maigre et de petite taille, dans un pays où les femmes ont tendance à prendre du poids, quand elles atteignent un certain âge. Et notre homme d'ajouter : « figurez-vous mes frères, en désignant ladite femme de la tête, je la vois souvent, de mes propres yeux, vers cinq heures du matin, quand je travaille en première équipe, avec seau d'eau et brosse et qui nettoie fenêtre, porte et façade de sa demeure. Et ce n'est pas tout, alors que dehors, il gèle à faire craquer la pierre, elle ne porte qu'un peignoir et des pantoufles ». Au début, disait-il, je devais faire le trajet au travail à pied, le matin très tôt, il faisait un froid terrible. Je maudissais et froid et travail et la distance, que je devais parcourir. Pourquoi suis-je venu ici, mais quand je voyais cette femme à l'œuvre, si tôt, je me disais : tu n'as pas honte. Et je reprenais courage, jusqu'à ce que je me fusse accoutumé à la rigueur de ce climat et au travail. Elle m'a donné une bonne leçon. Mais en vérité, j'aurais préféré dormir mes huit heures, au lieu de me lever à quatre heures du matin. Et pourquoi donc toute cette peine pour les quelques sous qu'on nous donne.

Jules aimait à plaisanter, comme tous les ouvriers d'ailleurs, souvent rien que, pour tuer le temps. Et pour tenir sa femme en bonne humeur, il lui raconta qu'un cargo était en réparation dans le chantier naval où il travaillait. Il ignore la nationalité du cargo. Mais il était certain que ce cargo appartenait à un pays islamique car l'équipage était composé d'hommes basanés. Et il ajouta avec un rire narquois. Tu sais, mère, vers les cinq heures, les plus âgés d'entre eux, vont aux toilettes portant de petits seaux en plastic pour se laver. J'ai demandé à un camarade marocain, ce qu'ils faisaient avec cette eau et tu sais ce qu'il me répondit : Ils se lavent le rectum, je veux dire le derrière, alors qu'il y a assez de papier dans les WC. – lui dis-je.

Le papier ne nettoie pas assez, qu'il me répondait le type, il faut être propre. Seule l'eau peut vous rendre propre, surtout aux extrémités du corps. Un musulman doit être purifié, c'est pour cela, qu'ils font ces ablutions.

Et tous les musulmans font cela, lui demandais-je.

En principe oui, fut sa réponse.

Et s'il n'y a pas d'eau à sa portée, Alors qu'est-ce qu'on fait ?

Prendre du sable qu'il me dit. Donc, lui dis-je, continuait Jules, je ne suis pas purifié donc pas assez propre, parce que je ne me lave pas avec de l'eau, après avoir fait mes besoins. Et pour toute réponse, mon camarade haussa ses épaules et me dit, Dieu seul peut apprécier cela. Peut-être était-ce sa manière pour ne pas dire son opinion et de ne plus en parler. Alors, petite maman toi et moi nous ne sommes pas propres, dit Jules à sa femme, sachant d'avance qu'elle n'aimait pas ce genre de plaisanterie.

Tais-toi, veux-tu, fut la réponse de sa femme, tu racontes toujours des bêtises.

Je t'assure que c'est vrai, ce que je raconte, dit Jules.

Où est-ce qu'ils vont trouver de l'eau dans leur pays, pour se laver. Ils n'ont même pas de quoi boire, vas-y, ne me raconte pas des balivernes. Bah ! Et de plus se nettoyer avec sa main nue, fit la bonne dame avec une grimace, désapprouvant comme dégoûtant, ce que son mari venait de lui raconter, et la manière sont les musulmans se purifiaient pour la prière.

A quelques pas de là, l'interprète commençait à s'agiter, il chuchota quelques mots à l'oreille de l'imam et alla saluer un nouveau venu. Ils se donnèrent l'accolade fraternelle. Touhami Ahmed savait, ce que Driss tramait, un peu plus loin. Le nouveau venu était un allié, un copain, qui de surcroît, travaillait au consulat, ce qu'un observateur averti aurait décelé, de la manière, qu'il était reçu par les autres personnes présents. Mais, monsieur le Curé de la paroisse de Moretusburg, ignorait ces subtilités et ces chinoiserie marocaines. Il était préoccupé par l'état de santé de son chien, qui était mal en point, le vétérinaire lui avait dit, que la brave bête anglaise, qui répondait au nom de Lord, souffrait d'une infection rénale, suite à une contamination de plomb, de zinc et de cadmium. Il est notoirement connu, que les chiens anglais, surtout les chiens d'arrêt sont bien élevés et bien éduqués, surtout s'ils sont dressés et élevés par des curés. Ils acquièrent une certaine discipline et retenue, et vont même à l'instar de leurs maîtres, ignorer l'autre genre de leur race. Mais, même les chiens anglais, aussi dociles créatures soient-elles, sont des bêtes, qui doivent se désaltérer. Chaque fois, que monsieur le curé lâchait le brave Lord, comme il ne fait pas de distinction entre eau potable, salubre et eau contaminée, le pauvre chien s'est désaltéré, à plus d'une occasion, et à plus d'une flaque d'eau, non loin de l'église. Quelques gorgées ont suffi, et en quelques mois, le plomb a fait son effet et a empoisonné la pauvre bête.

Pourtant, les hommes qui étaient présents pour recevoir l'ambassadeur du royaume chérifien, l'hôte du curé Verhoeven, étaient aussi des victimes, du même fléau que Lord. Ils n'avaient pas besoin de boire de l'eau, pour être contaminés, ils l'étaient directement, du fait qu'ils étaient en contact direct, avec le plomb et autres produits nocifs. Ils transportaient le minerai

de plomb, le grillaient, le broyaient, le faisaient fondre dans plusieurs fours, le raffinaient et l'expédiaient par camions et par péniches.

Monsieur le curé savait tout cela. Mais, qu'a cela ne tienne, car sa mission était spirituelle. La santé des gens n'était pas de son domaine, ni de son ressort. Et puis les hommes peuvent se plaindre, s'exprimer ou éventuellement quitter leur travail, mais, pas Lord. Le seul regret, qu'il a eu, était que les sœurs ne pouvaient plus cultiver leurs légumes, dans leur jardin potager, contaminé par les métaux lourds, était devenu insalubre. Par conséquent, elles étaient obligées de se ravitailler au marché ou au supermarché. Il ne pouvait s'insurger contre la volonté de Dieu, ne voulant s'attirer, ni les foudres de ses supérieurs hiérarchiques ecclésiastiques, ni des propriétaires de l'usine. D'autres le feront à sa place, mais bien plus tard. Il n'était nullement partisan de l'idéologie libératrice ni révolutionnaire. Lui, il se contentera d'aider les pauvres immigrés quelle que soit leur confession, y compris les musulmans, qui pourtant n'appartiennent pas à la Sainte Église ni ne reconnaissent l'autorité papale. Ils étaient récemment arrivés, et avaient besoin de beaucoup de choses, aussi bien matérielles que spirituelles. Il fit de son mieux, pour s'acquitter de cette tâche, avec plus ou moins de succès. En tout cas, il eut quelques succès, la mosquée fut construite sur la parcelle de terrain que cultivaient les sœurs de sa congrégation, avant d'être déclarée insalubre en raison de présence de métaux lourds dans le sol. Il a été convenu par acte notarial, que le bail du terrain serait d'un franc symbolique, pour une durée de 99 ans. Dans quel pays musulman, un tel avantage désintéressé, serait-il accordé, à une autre minorité religieuse chrétienne.

Vers 19 heures, l'homme du consulat jeta un coup d'œil sur sa montre bracelet plaqué-or suisse et hocha de la tête, confia à Touhami Ahmed :

L'ambassadeur et sa suite auraient dû être ici, il y a bien une demi-heure, à moins que, le consul ne les eût retenus, pour un petit apéritif.

J'espère qu'ils ne vont pas sentir l'alcool, répliqua Touhami, les gens d'ici, sont très traditionalistes, s'ils ne sont pas de simples fellahs, dont une grande partie, à ne pas en douter, est primitive et arriérée.

Non, ils ne boivent pas de la camelote, mais prennent quelque chose de cher, qui ne pue pas, fut la réponse de l'employé du consulat. Celui-ci était venu s'assurer de la tranquillité des lieux, voir s'il n'y a pas des étudiants chevronnés, qui perturberaient la sérénité de cette visite du diplomate marocain. Le retard de l'ambassadeur était vu par les uns, comme une preuve de manquement aux règles de ponctualité et de courtoisie. Mais en vérité, ce retard n'était qu'une mesure de précaution, bien calculée, pour faire échec, à toute tentative de créer des difficultés ou de sabotage de cette visite. Mais il ne se passa rien du tout. Hoboken était loin des universités de

Bruxelles ou de Wallonie. Et, quand enfin, l'ambassadeur arriva, il n'y trouvait, que des ouvriers dociles et respectueux de l'autorité et de l'ordre établi. Les ouvriers présents, attentifs aux gestes des dignitaires, s'alignèrent automatiquement. L'ambassadeur fut reçu par Monsieur le curé Verhoeven, qui lui présenta le directeur de personnel de l'usine et l'assistante sociale, puis vint le tour de Touhami Ahmed, Driss, Omar et les autres. Rentrés dans l'enceinte de la mosquée, car il n'est pas question, de construire un patio ici, à cause du climat tempéré et pluvieux. L'ambassadeur admira l'intérieur et admira longuement le mihrâb, quoique simple et nu dans son décor, néanmoins, l'orientation était parfaite. Le sol était couvert en partie de moquette bon marché, tandis que le milieu était garni de tapis-plein ou moquette. Ici, pas question de colonnes, même imitées. Tout est simple et fonctionnel, pour des gens simples, songeait l'ambassadeur, qui en matière d'architecture et en matières religieuses n'était pas intéressé. Sa visite était purement politique, et n'était justifiée, que par les ordres, qu'il a reçus, de nouer des contacts avec cette masse d'ouvriers, qui semblaient aller à la dérive, et commençait à faire la grogne.

La visite de l'ambassadeur n'était rien d'autre qu'un placebo, pour guérir les plaies des ouvriers. Aussi, dans une courte allocution, tenue pour la circonstance, soulignait-il l'attachement, selon ses dires, des ouvriers marocains, à leurs traditions sacrées – on ne saura jamais de quel sacralité s'agissait-il – et au trône alaouite. Il ajouta qu'il était venu, pour écouter leurs griefs et qu'il faisait tout ce qui est en son pouvoir, pour améliorer leur situation. Enfin, il remercia la direction de l'usine et Monsieur le curé, pour le beau travail, et tous les efforts, qu'ils ont accomplis et pour l'aide désintéressée, qu'il accorde à ses concitoyens. Ce à quoi, tout le monde présent applaudissait, sous la lumière éblouissante des projecteurs de l'équipe de la Télévision Flamande. Sur l'écran du moniteur, l'ambassadeur paraissait plutôt de petite taille et le visage basané. Quelques traces de sueur se formaient sur son front.

Il a eu chaud pour faire ce discours, il a dû prendre quelques verres de whisky, car il transpire comme un cochon, chuchota Driss à l'oreille de son voisin.

Il n'a jamais mis les pieds dans une mosquée, auparavant. Ils n'ont pas ôté leurs chaussures, quel sacrilège, répondit l'autre indigné.

C'est lui, qui va défendre nos intérêts, ironisa Driss, il nous prend pour des idiots. Ils n'ont même pas de papiers et de cartons, pour nous délivrer des passeports convenables, comme tous les pays du monde. Espèces d'hypocrites ! Tout ce qui intéresse ces messieurs, ce sont nos transferts d'argent au pays qui ne doivent pas tarir, pour que leurs seigneurs continuent à s'engraisser sur notre dos.

Ce n'est pas le moment de parler de ce problème, supplia l'autre, qui avait remarqué, que Touhami prêtait l'oreille, à cette discussion.

Vint ensuite, la distribution de l'éminent thé à la menthe, et des gâteaux faits spécialement, pour l'occasion, par les femmes et filles des croyants, et qu'un ouvrier, nommé Abdellah, en djellaba blanche, immaculée et fez rouge écarlate, et avec une certaine grâce, se mit en devoir de présenter aux personnes présentes. Il est un de ces hommes, qui trouvent leur plaisir, dans le service de la djamaa. Le serviteur des hommes – entendez par-là ceux qui le méritent – est leur seigneur. C'est la seule gratification et estime, qu'ils reçoivent de leur entourage. Il y a des gens, qui se cachent derrière la parole, la phraséologie pour se montrer intéressants, pour ne pas bouger le petit doigt, quand on a besoin d'eux. Leur contribution n'est pas, pour autant, désintéressée.

Quelques-uns des ouvriers s'étaient retirés, discrètement, pour aller faire leurs ablutions, dans la pièce adjacente, avant de prier, et ensuite, se préparer pour le travail de nuit.

Ceux, qui, en ce moment, ne devaient pas travailler pas, allaient continuer la discussion, chez leur hôte Abdellah, jusqu'au milieu de la nuit. L'ambassadeur et sa suite, ainsi que le Directeur du personnel, étaient les invités de Touhami Ahmed, Monsieur le curé s'étant excusé, son devoir – la messe – le retenait à l'église. Il s'en excusa, disant qu'il ne manquerait de venir, à la prochaine diafa. La visite avait duré moins de deux heures.

Quand le cortège sortit, il faisait déjà noir, alors qu'un vent, chargé de pluie, entraînait et jouait avec les feuilles mortes des platanes, chênes, frênes, qui s'amoncelaient dans un coin derrière l'église. Les journées, en cette fin du mois d'octobre, se faisaient déjà courtes, et l'on ne voyait le soleil, que de temps à autre. C'est la période, où il se fait rare. Et, lorsque s'installe la grisaille, sur la plaine monotone de ce plat pays, disparaît alors l'horizon, et le ciel se confond avec la terre.

Dehors, passaient quelques ouvriers, silencieux, pareils à des ombres qui marchaient en file indienne. Parmi ces ouvriers de l'équipe de nuit, venus par trains, il y avait Houcine, dit « le Chibani », en tête de ses compagnons, Abdelkader, Hammou, Aïssa et le jeune Younes. Ils étaient originaires de différentes régions de leur pays d'origine, ayant empruntés différents chemins qui les ont menés à Hoboken. En effet, Houcine était venu directement du port d'Oran en Algérie, où il avait vécu depuis son plus jeune âge, qu'il quitta avec regret après la guerre de libération, suivi par Abdelkader et quelques autres. Par contre, Hammou et Aïssa étaient venus directement de Tanger. Ces derniers étaient tous des ouvriers d'un certain âge, ou plutôt des paysans prolétarisés, qui avaient quitté leur bled pour chercher du travail en ville. Certains de ces ouvriers, qui demeuraient

encore à Bruxelles, faisaient la navette entre la capitale et l'usine, n'ayant pas trouvé de logement à Anvers. Toutefois, certains d'entre eux se cantonnaient dans la capitale, avec l'intention de scolariser leurs enfants en langue française, dans l'attente et l'espoir d'un retour au pays, qui n'aura jamais eu lieu. Ils étaient parmi les premiers migrants marocains, qui avaient émigré en Flandre.

LA BALLADE DE YOUNES ET SON ARRIVÉE A ANVERS

Tout autre était le parcours suivi par le jeune Younes. Las des déplacements quotidiens entre la banlieue-Est et Paris, où il travaillait, après avoir essayé de se faire inscrire dans une université, sans succès, à défaut d'une bourse, il décida alors de quitter la ville lumière pour le plat pays du Nord, croyant améliorer sa situation et en même temps faire connaissance avec une culture germanique.

Durant toute sa vie, il avait été en contact avec la culture latine et méditerranéenne. Mais, à l'âge de vingt ans, il réalisa qu'il y avait d'autres cultures à découvrir, tout aussi intéressantes que la latine, d'autant plus qu'il était libre et sans préoccupations. Aussi s'empressa-t-il de partir à la découverte du monde germanique et scandinave. Mais, son chemin s'arrêta à la gare de Midi à Bruxelles, comme première étape, avant de reprendre son bâton de pèlerin en route vers le Nord, lorsque la température serait plus clémente.

Arrivé à Anvers, Younes y trouva, sans difficulté, deux grandes chambres, qu'il sous-louait d'un autre camarade. Celui-ci avait pris toute la maison de trois étages à bail, qu'il partageait avec deux autres ouvriers. Comme tous ces ouvriers travaillaient en trois équipes continues, sept jours sur sept, et même les jours fériés, ils ne se voyaient, que rarement dans la semaine, d'autant plus que certains devaient dormir la matinée, quand ils faisaient la nuit.

Cet horaire avait pour effet, que la cuisine qui n'avait qu'un fourneau à gaz était toujours disponible, évitant ainsi bien des frictions éventuelles entre ces hommes, pour cause d'occupation ou d'indisponibilité. Younes, qui n'était pas dans les équipes des autres, se trouvait souvent seul, dans cette maison, sauf les week-ends, où il y avait toujours quelqu'un de présent, parfois même un ou plusieurs visiteurs.

L'un des colocataires se nommait Da-Ahmed, un ancien épicier, devenu ouvrier, approchant la soixantaine, l'âge de la retraite, descendait rarement, quand les autres se trouvaient dans la cuisine, qui servait de point de rencontre. Étant peu bavard, il se tenait à l'écart, évitant les autres ; par contre, on l'entendait tout le temps psalmodier ; ce qui lui donnait l'air d'un ermite. Parfois, il apparaissait au milieu de la nuit, pour aller faire sa prière.

Les jours de repos, le matin, il sortait pour faire des achats au marché, ensuite, il faisait la lessive et le nettoyage, car il était à cheval, presque fanatique, sur la question de l'hygiène corporelle, à laquelle il tenait beaucoup, comme il se doit pour un croyant musulman. Le reste de son temps, il le passait à méditer dans sa chambre, attendant le jour ouvrable, pour retourner au travail. Il ne connaissait ni cinéma, ni café, encore moins les plaisirs. Il était économe, parcimonieux et se contentant de peu, un homme qui fait honneur aux gens de Taroudant, dont il était originaire. C'était un homme sage, qui ne s'occupait que de ses affaires, comme si le monde, autour de lui, n'existât pas.

En vérité, étant devenu vieux, il n'attendait rien de la vie, et comptait économiser assez d'argent pour retourner dans son bled, pour y mener une vie paisible, et jouir d'un repos bien mérité. De temps à autre, il recevait quelque visite de parent ou ami. Même sa femme et ses enfants, restés au pays natal, il ne les visitait qu'une fois tous les quatre à cinq ans. Les voyages coûtent chers, avait-il justifié son manque d'enthousiasme pour les voyages annuels, comme il est de coutume chez les autres ouvriers. Ses compagnons, plus jeunes que lui, le nommaient par dérision, le starets ou le thaumaturge parcimonieux, en allusion à sa vie frugale.

Ses colocataires représentaient les quatre extrémités régionales du pays, dont ils étaient originaires. Chacun avait un passé différent et donc une mentalité propre à lui. L'un d'eux, nommé Abdellah avait été, tour à tour, marchand de peaux, puis commerçant d'articles de tourisme à Tanger. Alors qu'Abdeslam avait été ouvrier agricole, soldat dans le Tercero de Franco, durant la guerre civile en Espagne, et enfin, mineur dans le Nord de la France, avant d'échouer en Flandre.

Un jour, Abdeslam descendit de sa chambre et trouva Younes dans la cuisine, en train d'étudier la langue néerlandaise. Il s'était acheté un livre de grammaire, bien décidé à apprendre les rudiments de grammaire de cette langue germanique, pour se faire comprendre. Dès le début, il avait, en effet, amassé des pliants et journaux de publicité, qu'on jetait, chaque semaine, dans les boîtes à lettres et commençait à les étudier.

Après avoir préparé un café, Abdeslam s'installa à l'autre bout de la table, en face de Younes, prit deux tranches de pain blanc, qu'il se mit à

beurrer à la margarine. Cette matière blanche dégageait une odeur, que Younes supportait mal, en son goût encore moins. Il l'avait goûtée qu'une seule fois, et ce fut la première et dernière.

Jusqu'à présent, les deux hommes n'avaient échangé qu'un bonjour, et chacun gardait une distance respectable de l'autre.

Je te verse une tasse de café ? Demanda alors Abdeslam, je n'aime pas boire tout seul.

Volontiers, mais seulement la moitié d'une tasse.

Younes, qui n'était pas très communicatif avec cet homme, prit la tasse et plongea son nez dans la lecture. L'autre, s'attendant à une conversation, après l'offre du café, fut déçu, car, après avoir fini sa tartine, il se leva et demanda à Younes :

Qu'est-ce que tu apprends dans ce bouquin ?

La langue néerlandaise.

Le flamand, tu veux dire ?

Oui, si l'on veut, c'est la même famille.

Quelle perte de temps et d'énergie ! Qu'est-ce que tu veux atteindre avec cette langue ? Elle ne te servira pas à grand-chose au-delà de Bruxelles.

Younes sourit à cette vision des choses personnelle, qu'il jugea simpliste.

Cette attitude, je l'ai déjà entendue quelque part. A l'école française, on m'avait appris que cette langue perdait du terrain au profit de la langue française, c'était peut-être vrai, au siècle passé. Entre-temps, les choses ont évolué et ont bien changé. Elle peut toujours me servir à quelque chose, lorsque je vais au magasin, par exemple, comprendre ce que les gens autour de moi racontent ou bien pour inviter une fille à la danse.

Ho ! La, la ! Fit l'autre avec un geste désapprouvant, à ta place, j'apprendrais une langue universelle, comme l'anglais, l'allemand ou le russe, mais pas une langue qui n'est parlée que par quelques millions de personnes.

Tu as raison de dire que cette langue n'est parlée que par quelques millions de gens, et c'est précisément avec ceux-là que je dois m'entendre, travailler et communiquer. C'est ce qui m'intéresse pour le moment, et non les autres, en tout cas, pas maintenant.

Toujours non convaincu de la justesse de la réponse de Younes, l'autre haussa ses épaules et quitta la cuisine.

Après cette discussion, il ne chercha plus à critiquer le choix de langue de Younes, qui s'appliquait à apprendre cette langue.

Deux mois passèrent, un samedi matin, il vint trouver Younes, qui venait de rentrer du marché. Il l'aida à se défaire des sacs qui contenaient

les marchandises et lui présenta un café. De telles attentions n'étaient pas habituelles, s'il se rend utile et se montre serviable, c'est qu'il a besoin de quelques choses, pensait Younes, mais quoi ? Quelque temps plus tard, la réponse ne tarda pas à venir. Alors que Younes s'occupait à arranger ses achats, l'autre sortit pour revenir quelques minutes plus tard, quelques papiers à la main, et resta immobile devant la cheminée. Il avait une serviette enroulée autour de son coup, à la manière des boxeurs, avant de monter sur le ring, prenant l'attitude d'un James Dean, attendant que Younes se soit assis.

J'ai vu que tu remplissais un mandat, la semaine passée, moi aussi je voudrais envoyer quelques francs à ma femme et aux enfants, ne peux-tu pas me remplir celui-ci, s'il te plaît, en lui montrant le formulaire rose et un autre blanc de l'office d'échange.

Younes réfléchit un peu à la réponse à lui donner, n'ayant pas oublié ses remarques faites au sujet de l'apprentissage d'une autre langue.

En quelle langue, dois-je te remplir ce mandat ?

C'est égal, remplis-le comme tu voudras.

Le mandat est en deux langues, mais le formulaire blanc est en néerlandais, je ne peux le remplir en arabe ou en français, n'est-ce pas ? Et si mes souvenirs sont bons, tu m'avais conseillé de ne pas apprendre la langue néerlandaise, et si j'avais suivi tes conseils ?

L'autre, ayant senti l'absurdité de son raisonnement, ne sut que répondre. Puis, changeant d'attitude et se faisant très humble, et l'air apologétique, il dit :

Il ne faut pas m'en vouloir, parfois, je ne sais pas ce que je raconte et prétends savoir mieux que les autres. Je ne suis qu'un ignorant irréfléchi, avec une grande gueule. Je n'ai pas eu la même chance que toi, moi, je viens de la montagne et non de la ville comme toi. Chez moi, il n'y avait pas d'école, et même s'il y avait une, elle était à des heures de marche, jouer au berger et garder les moutons était le seul souci des parents. Ils n'étaient pas très intelligents, inévitablement moi aussi, je deviens comme eux.

Je ne peux parler de tes parents, je ne connais pas ces pauvres gens et je n'ai pas le droit de les juger. Mais puisque tu sais que tu as des idées erronées, la prochaine fois, tu retiendras tes conseils pour toi-même. Ceci dit, passe-moi tes papiers, que je te les remplisse.

Les autres, ayant découvert, que Younes savait lire et écrire, vinrent aussi lui demander le même service. Parfois, il passait des heures à leur écrire des lettres. Mais la lecture des lettres se faisait plutôt en privé, surtout la correspondance d'Abdellah, qui recevait des lettres écrites de la main de sa femme, qui apparemment était éduquée, et osait lui écrire

certaines choses intimes et d'ordre personnel. Après quelques mois, Younes connaissait presque tous les petits secrets de chacun d'entre eux.

Durant les premiers mois de son arrivée en Belgique, la vie au quotidien était quelque peu solitaire et sombre. Elle était sombre, parce que durant des semaines, il faisait gris. A travers les vitres du compartiment du train qui traversait une plaine monotone, et qui le ramenait de Bruxelles vers Anvers, il ne pouvait distinguer au loin l'horizon obscurci par les nuages noirs qui flottaient très bas. Durant des jours, la pluie n'avait cessé de tomber, et lui, de se demander où pouvait aller toute cette eau. Pour quelqu'un qui venait d'une région où la pluie était toujours attendue comme un heureux événement, ici son abondance créait bien des difficultés pour les agriculteurs. Et il se rappela le dicton populaire : « Dieu ne donne les fèves qu'aux édentés », qui n'était que très approprié à cette situation paradoxale. Mais sa solitude fut allégée, par la routine du travail, qui ne laisse aucun répit ni place pour la langueur. C'est une lutte constante et perpétuelle, qui ne laisse pas le temps de contempler l'ennui. L'ouvrier doit tourner comme la machine, et n'a pas le temps de penser à autre chose. Quand il était dans son pays, surtout les jours de ramadan en été, la journée semblait une éternité. Alors qu'en Belgique, il lui arrive, surtout en hiver, lorsque les jours sont courts, de sortir de chez lui, alors qu'il fait encore obscur, pour n'y rentrer que durant la nuit. La difficulté d'adaptation, qu'il a dû surmonter est celle de la nourriture. Ayant travaillé et vécu quelque temps en France, il avait acquis certaines habitudes culinaires propres à ce pays, notamment la « gamelle ». Ce que les ouvriers flamands regardaient avec curiosité, si ce n'est avec dédain. Très vite, il dut abandonner la gamelle, pour la tartine, parce que les bains-marie n'étaient pas disponibles pour faire chauffer le contenu de sa gamelle. A chaque pays, ses coutumes et sa nourriture, que produit son sol. Très tôt, il découvrit que les ouvriers mangent froid et léger à midi, pour rester actifs et ne pas s'alourdir. Mais le soir, ils jouissent d'un repas complet en mangeant chaud, le plus souvent des frites et du bifteck. Il n'eut pas trop de mal à découvrir les friteries de la commune et même en ville, qui servent de bonnes frites avec de la carbonade flamande. Il y avait même une dame, qui lui livra son secret pour faire cuir des frites et préparer une bonne carbonade en y ajoutant un rien de cacao ou le cas échéant un peu de chocolat nature. C'est ainsi qu'il commença à apprendre l'art culinaire du pays flamand, faisant ainsi varier son menu en l'enrichissant de légumes pour lui inconnus, tels que les endives, choux de Bruxelles, etc.

L'adaptation aux conditions de vie belge s'était faite sans heurts ni grands dégâts, grâce à une aptitude à apprendre avec une aisance relative les différentes langues. Pour cela, il s'estimait heureux d'avoir grandi dans

un quartier prolétarien, où vivaient plusieurs ethnies de différentes nationalités. Il connaissait les ouvriers européens, depuis son enfance déjà, car il parlait leur langue. Le plus important facteur qui facilita son adaptation était peut-être le fait, qu'il était très curieux, doté d'un sens inquisiteur, dirait-on ; d'autant plus qu'il avait jeté par-dessus bord, toute attitude qui inhiberait le contact avec d'autres personnes. Au début des années soixante, la situation économique étant florissante, les salariés gagnaient bien leur vie et dépensaient, sans se soucier du chômage. Les séquelles de la dernière guerre appartenaient désormais à l'histoire. Ceux qui se souvenaient de la guerre, disaient que le niveau de vie de l'ouvrier n'a jamais été aussi haut. Les gens étaient en général, confiants en un avenir plus radieux encore. Cet optimisme se reflétait dans le climat social qui régnait en cette période.

Très vite, Younes fit connaissance avec bon nombre de compatriotes qui travaillaient avec lui ou dans d'autres usines. Les jours de repos, il rendait visite à l'un d'eux du nom d'Yder. Celui-ci avait toujours d'autres ouvriers de sa région, qui venaient lui rendre visite. Ils formaient un groupe homogène et Younes était le seul qui n'appartenait pas à ce groupe d'expression tachelhit de l'Anti-Atlas. Yder, un ancien cuisinier et épicier, préparait spécialement du couscous de Salé, où il avait travaillé avant de venir en Belgique. Il s'arrangeait pour trouver tous les ingrédients pour préparer ce plat national ou plutôt régional, car Yder servait à ses hôtes du lait battu après le repas.

Ce que qui faisait dire à Younes : Me faut-il remplir les coins de l'estomac, il ne me restera plus d'espace pour respirer.

C'est notre manière à nous de manger le couscous, répétaient les autres.

Je ne pourrais plus marcher, et mon estomac va s'enfler comme une gourde.

Ne t'en fais pas, le couscous se digère bien, la preuve : As-tu déjà vu un Soussi gras ? Commentait Brahim, un vieux mineur qui venait du Limbourg.

J'en ai vu quelques-uns, répondit Younes.

Ces gens là, ne sont pas de vrais Soussis, s'exclama Yder en rigolant, un vrai Soussi comme moi, n'est jamais gros, encore moins un gras.

En tout cas, moi, je préfère le thé après le couscous, au lieu du lait battu. Savez-vous, que chez une certaine fraction de la région orientale, les propriétaires terriens utilisent le lait battu, pour couper l'appétit aux ouvriers qu'ils emploient durant la saison chaude des moissons, pour ne pas qu'ils consomment beaucoup de nourriture.

Et comment s'y prennent-ils ? Demanda Yder, avec un air sceptique.

Durant la période des moissons, ces grands propriétaires faisaient venir des moissonneurs étrangers à la région pour moissonner leurs champs. Ils faisaient travailler des centaines de moissonneurs à la fois, pour faucher et ramasser rapidement le blé encore sur pied. Quand le soleil est au zénith, les ouvriers doivent manger et se reposer en attendant que la canicule de midi soit passée. Dès qu'ils sont installés, on leur sert des carafes et des gourdes pleines de petit-lait fraîchement battu où nage encore du beurre. Le lait battu, comme on le sait, est rafraîchissant et les moissonneurs, fatigués et couverts de sueur, ne demandent pas mieux, que de se désaltérer et de rafraîchir le corps, comme on refroidit le radiateur d'un engin. Ce qui les pousse à absorber des litres de ce liquide blanc. La plupart d'entre eux ne pouvant contrôler le débit de liquide qu'ils emmagasinent dans leurs estomacs, encouragés en cela et à dessein, par leurs employeurs, qui ne cessent de répéter : « ne vous gênez pas, frères, je prends Allah à témoin, si vous hésitez à boire ». Bien entendu, durant les grandes chaleurs, les moissonneurs sont obligés de boire, mais trop boire a pour effet, qu'ils ont la panse rassasiée et qu'ils n'ont plus de place pour contenir d'autres mets. Et c'est précisément le but recherché par les propriétaires.

Par contre, intervint Yder, en servant du petit-lait à son ami Brahim, assis à sa droite, j'en connais des moissonneurs, qui ressortent à des trucs inouïs pour faire payer, au propriétaire son avarice, s'ils jugent qu'ils ont été mal nourris par lui.

Et comment s'y prennent-ils, voulait savoir Younes ?

S'ils jugent que la nourriture reçue est insuffisante ou en dessous de leur expectative, ils cassent tout ce qu'il y est cassable dans la pièce. Les plus jeunes et les plus forts insinuent une bagarre, et déclenchent une bataille rangée, laissant les plus âgés d'entre eux au milieu, faisant semblant de séparer les faux antagonistes, qui ne cessent de se lancer tous ce qui leur tombe sous la main, comme ustensiles et autres, au grand désespoir du propriétaire, qui en fait les frais.

Cette manière de faire les choses nous est étrangère, dit alors Brahim, mais j'en conviens, que chacun a ses propres manières, plus ou moins orthodoxes, pour défendre ses intérêts. Je crois qu'il y a plusieurs façons de se défendre contre un patron, rapace et avare, de ce genre qui existent au pays de chez nous, qui ne songent qu'à exploiter ses ouvriers. En l'absence des droits syndicaux et protection, les ouvriers sont obligés de pratiquer la défense passive et le sabotage sournoisement. Qui de nous, n'a-t-il pas laissé passer un produit mal fini, ou dérégler une machine pour une ou autre raison ? Un patron qui ne paye un salaire adéquat, et honnêtement mérite bien qu'on lui fasse subir des pertes en douceur. Et les ouvriers trouvent toujours moyen de lui faire subir des pertes, s'ils le veulent. C'est

pourquoi, les patrons intelligents ont toujours opté pour le model de concertation, au lieu de la confrontation, tant que cette concertation leur est favorable. Cela ne veut pas dire, qu'ils n'hésiteront pas à utiliser le bâton et le chantage, si cela les arrange. A propos, et nous autres, qui va défendre nos intérêts. Ce qui me fait penser à une réunion prévue pour cet après-midi, à quatre heures au siège du syndicat chrétien.

Et quel est le but de cette réunion ? S'enquérât Younes, prenant un ton sérieux.

Des amis de Bruxelles vont venir nous parler de la situation au pays, après l'assassinat de Ben-Barca.

Ces hommes... que tu appelles amis de Bruxelles, sont-ils des militants syndicalistes ou viennent-ils de l'intérieur ?

Ils sont des syndicalistes, mais ils ont des contacts avec l'intérieur.

Younes, qui n'aimait pas s'engager dans des discussions stériles ni dans des abstractions futiles, demanda que l'on clarifie l'objet réel de la réunion, sinon sa participation n'aura aucun sens. Pour toute réponse, Brahim lui dit qu'il faut avoir un peu de confiance, et que durant la réunion, ses questions auront des réponses. Non satisfait de cette manière quelque peu gauche d'inviter les gens à des réunions, dont le but restait indéfini pour ne pas dire obscur, il ne consentit à les accompagner, que par curiosité, et parce qu'il n'avait rien prévu pour cet après-midi.

Deux heures plus tard, Younes, en compagnie des ses camarades, grimpait l'escalier d'un bâtiment du syndicat, situé au centre de la ville d'Anvers. Brahim, qui semblait connaître les lieux, conduisait le groupe de visiteurs dans une grande de réunion. Trois autres ouvriers les avaient devancés, car ils avaient devant eux des tasses de café et des cendriers pleins de mégots. Les hommes se saluèrent et chacun prit place autour d'une grande table. Younes ne connaissait aucun de ces hommes et crut que c'étaient les hommes de Bruxelles, dont Brahim avait parlé. Aussitôt trois groupes se formèrent, chacun parlant de son côté, on ne sait sur quel sujet, haussant parfois le ton pour convaincre l'autre. Younes, n'ayant rien à dire et ne connaissant personne, prit place sur une chaise dans un coin de la table et attendait la suite des événements. Il ne dut pas attendre très longtemps, car soudain, la porte s'ouvrit, et quatre hommes firent leur entrée sans cette salle de réunion. Encore une fois, les embrassades et les salamalecs d'usage se suivirent, après quoi, trois hommes prirent place au bout de la table et Younes comprit que ces hommes étaient bien ceux venus de Bruxelles. Un petit homme, dont le crâne commençait à perdre ses duvets, portant des lunettes d'intellectuel, flanqué par un homme de haute taille à sa droite et d'un deuxième à sa gauche environ de même taille, commença par souhaiter la bienvenue aux hommes présents. Puis,

sortant un journal et quelques feuilles d'une serviette, il les posa devant lui, et se mit à lire un texte préparé en se référant de temps à autre au journal, qu'il avait sous la main. L'objet de son discours, en fait, n'était rien qu'une énumération des faits parus sur les manchettes des journaux européens, ayant traité le sujet de l'assassinat du dirigeant marocain en France. Au passage, il fit le serment de continuer la lutte du défunt, en vue d'établir un régime juste et en renversant le régime actuel, corrompu et arbitraire, lié et au service de l'impérialisme et le sionisme. Alors que l'homme discourait, les autres écoutaient dans un silence religieux. Il finit son discours, en disant qu'il regrettait que ces journaux ne s'intéressassent plus à ce sujet. Le discours fini, il demanda encore deux choses à l'assistance, la discrétion et la nécessité de tenir ces réunions secrètes et une certaine aide financière facultative pour financer ces activités. Younes s'attendait à une discussion animée et fructueuse ; mais fut déçu, car aucun des ouvriers présents ne prit la parole, ni même ouvrit la bouche.

Toujours prêt à sonder la capacité et surtout la sincérité du maître, Younes s'aventura à poser une question, qui semblait à certains quelque peu prématurée.

C'est la première fois, que j'assiste à votre réunion et comme je ne suis pas au courant de toute votre littérature, je voudrais vous demander quelle forme de régime politique et social, vous espérez mettre en place, quand vous aurez atteint votre but et quels moyens espérez-vous utiliser pour atteindre cet objectif.

Le petit homme du milieu se démêla, mal à l'aise par cette question gênante, fixa de ses yeux noirs, à travers ses lunettes de clerc, crut esquiver cette difficulté, en citant un dicton populaire, qui dit qu'on ne peut donner un prénom à un nouveau-né, qu'après sa naissance.

Younes, qui détestait la polémique inutile, et haïssait encore plus la rhétorique sourit à cette réponse, réfléchit quelques secondes, et de répondre :

Il me semble que chaque nouveau-né légitime, hormis le bâtard, porte déjà longtemps avant sa conception, le nom de l'ascendance et filiation de ses parents.

Le dirigeant de la réunion ne répondit plus, mais ce fut le camarade assis à sa droite, qui, tout en se levant pour faire montrer sa masse musculaire, en guise de conclusion, dit alors : Dès ta première réunion, tu commences déjà à poser de ces questions du lointain futur. Chaque chose en son temps, tout sera discuté dans les prochaines réunions.

Ainsi prit fin la discussion. Chaque ouvrier sortit quelques billets de cent francs, qu'il déposa sur la table. Younes fit de même en donnant un billet de cent francs, l'équivalent de deux heures de travail dans l'usine de

la Métallurgie. En ce temps, on payait cinq francs pour un ticket du tram, et une bière coûtait cinq francs, alors qu'un pain de cinq cents grammes, s'achetait aussi à cinq francs.

Je paie vos cafés, avait dit Younes à ses compagnons en posant son billet sur la table.

Ainsi prit fin la première et la dernière réunion, qu'eut Younes avec des hommes, qui œuvraient pour changer le régime politique de leur pays, sans vouloir divulguer le système qu'ils voulaient instaurer à sa place. Le même soir, il ne cacha pas à Yder, son scepticisme et ses doutes sur les capacités organisationnelles et intellectuelles des trois hommes qui s'érigeaient en éducateurs d'ouvriers. En matière politique, Younes était un novice et un bleu. Pourtant, il n'était pas totalement ignorant, politiquement parlant. Il avait même ses propres idées sur les événements que connaissaient son pays et le monde arabe. Ayant grandi dans une période marquée par les conflits et connaissant des moments difficiles, dès son enfance, il acquit une conscience de classe et un sens aigu de son appartenance à cette masse laborieuse, qui est partout et nulle part. Toutes les révolutions, qui ont bouleversé le monde, à partir de la dernière grande guerre, et les grands conflits idéologiques, ont marqué son imagination et toute une génération comme lui, ayant vécu, senti et vu l'humiliation de l'occupation coloniale. Bien que n'ayant vécu ces moments difficiles, que comme souvenir d'enfance, et avec des yeux d'un gamin ; néanmoins, concernant l'évolution des peuples et leurs luttes, trois modèles de luttes historiques sont restés gravés dans son esprit. La première et la plus récente était la glorieuse lutte du peuple vietnamien, qui, tour à tour avait arraché son indépendance aux colonialistes français et se trouvait maintenant engagé dans une lutte à mort, avec les Yankees. La résistance de ce peuple héroïque de paysans avait suscité chez lui, une admiration et un profond respect pour des hommes tels que l'instituteur Giap et oncle Ho. Lorsque, dans un article de journal, le général français De Lattre de Tassigny, battu par Giap, dans la bataille de la cuvette de Diên-Biên-Phu, s'aventura honteusement de traiter Ho d'opiomane, alors que plus tard, un journaliste américain, osa écrire que Ho était une vermine, Younes comprit alors l'amertume et la haine des vaincus, tout puissants et arrogants fussent-ils.

Quelques mois plus tard, Brahim vint trouver Younes et lui fit connaître, que le militant syndicaliste de Bruxelles, avait été kidnappé, lors d'un voyage en Tunisie, et livré points et pieds liés, aux autorités de son pays. En racontant son récit, il paraissait nerveux et en colère. Younes savait, que celui-ci avait accompagné le militant arrêté, dans ses déplacements, et prit certainement peur. Il n'avait pas besoin de grandes discussions approfondies pour constater, qu'il y avait un manque de sérieux et cohérence dans

l'organisation. Il avait senti, qu'il n'y avait pas de rigueur dans leurs idées et leurs objectifs n'étaient pas très clairs. Changer la société est une tâche ardue, qui exige des sacrifices énormes et des privations pénibles. Ces hommes n'avaient apparemment nullement les qualités requises pour mener à bien leur mission et de s'acquitter de cette tâche.

L'INAUGURATION DE LA MOSQUÉE BRANDON DE DISCORDE

Quelques mois avant le jour de l'inauguration de la mosquée, Driss reçut la visite secrète, de ce qu'ils appellent, dans les instances du parti de l'Istiqlal, les dirigeants régionaux de province, deux personnages importants de ce parti, qui n'étaient autres, qu'Ali Berrada, l'inspecteur de la sa région de Tanger, accompagné de l'inspecteur général du parti, Tarik Guessous. A Bruxelles, ils eurent plusieurs discussions avec quelques vétérans du parti, qui, malgré leur isolement et leur exil étaient toujours restés fidèles, à la doctrine nationaliste. Berrada, qui était un vieux routier du parti à Tanger, avait beaucoup de respect, pour son ami Driss. Il avait essayé, au début des années de l'indépendance, de le caser quelque part, pour le garder auprès de lui. Il lui avait proposé un poste de gardien-concierge ou commis de bureau dans une ambassade ou bien un consulat marocain en Europe, où des hommes du parti étaient en poste. Cette ambassade ne devait être, que Madrid ou le consulat de Malaga. Mais, Driss avait refusé toute faveur venant du parti, car il avait des ambitions secrètes. Il se disait que venir travailler en Europe, lui avait mieux valu, que travailler pour le makhzen. Quelques années de labeur difficile, faire des économies, et acquérir ou ouvrir un hôtel, dans le petit Socco de Tanger, avec l'un de ses anciens compagnons de lutte. C'est en ce moment, qu'il rentrerait définitivement au pays, pour revenir à la politique. C'était la conduite, qu'il s'était imposée, et en même temps, l'objectif fixé, pour se sentir à la hauteur, et au même niveau que les autres, c'est-à-dire ceux, qui ont le vrai pouvoir en main, dans le parti, ses dirigeants. Il rêvait même de nouer une alliance politico-matrimoniale avec la famille d'Allal Al Fassi, en demandant la main de la fille de ce dernier, pour son fils aîné. Ainsi, escomptait-il gagner en estime et en protection, quoique pour le moment, pour des raisons politiques internes au pays, la vie politique et la démocratie, y étaient totalement entravées. Mais, ce contretemps n'était que passager, estimait-il, et que tôt ou tard, le makhzen se trouvant isolé,

aura nécessairement à changer de politique en donnant du lest et composant avec les partis politiques ou plutôt avec la ploutocratie qui les régit. Le pays se trouvait en effervescence. Le makhzen aura certainement besoin d'eux, pour donner une apparence de démocratie à sa politique. Cette fois-ci, nous ne serons pas dupes et poserons nos conditions, pour participer au jeu politique, mieux connu sous le slogan de Ijmaa=consensus et rassemblement « autour de la politique du chef de l'état », avaient assuré les deux visiteurs, à notre ami. Selon eux, le parti ne veut, en aucun cas, changer le régime au pays, tout ce qu'ils demandent, c'est pouvoir participer au gouvernement, et gérer les affaires du pays. Le Makhzen ou le pouvoir au Maroc, n'aura de rôle, que comme symbole de l'unité du pays.

Les deux inspecteurs istiglaliens avaient répété la position du parti, à plusieurs reprises. Ils avaient exprimé le souhait, de créer une cellule du parti à Bruxelles, pour commencer avec les éléments présents. Ensuite, d'autres cellules verront le jour là où se trouvaient des militants éparpillés. En prévision à des élections futures, il fallait s'organiser et présenter un candidat aux élections parlementaires prochaines. Le candidat de Belgique est censé représenter, les ouvriers marocains émigrés, connus sous le sigle TME. L'un d'eux dira, que les ouvriers marocains sont devenus des lettres et des chiffres, dans le psychique de l'administration et des banquiers. Driss en militant discipliné et conséquent, qu'il a toujours été, écoutait avec une certaine réserve, pour ne pas dire cynisme. Cette attitude n'échappa pas à Berrada. Celui-ci demanda, à Driss, son point de vue. Driss, qui ne voulait pas exprimer ses réserves, et contredire les deux bureaucrates du parti, se contenta de dire, que la situation des ouvriers marocains, en Europe, était totalement différente de celle du pays. Tous les membres présents convenaient et affirmaient leur accord avec lui. Et pour terminer, il ajoutait, qu'il était sceptique, quant au dévouement au parti, et à sa doctrine de quelques militants, qu'il déclinait de nommer. Cette dernière remarque causa quelque gêne, parmi les militants présents. Driss sentant, qu'il avait jeté une pavé dans la marre, essaya de se justifier et de se disculper en disant, qu'il travaillait dur à créer, autour de lui, à Anvers, un noyau potentiel de cellule de parti, à partir de la mosquée, qui est en train de se construire et qu'il avait besoin d'aide et de soutien dans sa lutte, contre ceux, qui voulaient placer cette mosquée sous la tutelle et domination de l'ambassade. Il espérait aussi, qu'avec l'aide et le soutien d'Allah bien entendu, il ferait inaugurer cette mosquée par Allal Al Fassi. Cette proposition souleva l'approbation de tout le monde et leur enthousiasme. L'initiative de Driss fut saluée chaleureusement.

Driss savait que la mosquée serait bientôt prête. Auparavant, personne n'était au courant de cette proposition. Seul, un ami de Bruxelles, en savait

l'existence. Aujourd'hui, il révéla à l'assistance, ce qu'il lui avait confié et dit en ces termes : Avec l'aide de Dieu et sa grâce, cette mosquée serait inaugurée par une personne que j'estime le plus au monde, après ma mère bien entendu. Et cette personne, n'était autre, selon lui, que notre grand dirigeant : Allal Al Fassi en personne.

Un petit homme, qui jusqu'à présent, n'avait rien dit, ne partageait pas cet enthousiasme. Lui aussi habitait Anvers, il était l'ami et compagnon de route de Driss, avait connu avec lui le même chemin de l'exode, et les mêmes péripéties. Son nom était Fahssi Abdeslam, mais tous ses amis l'appelaient Bouchema, parce qu'il prisait du tabac comme le Chancelier Schmidt, le chancelier allemand de l'époque. Bouchema, se sentant visé par Driss, rétorqua avec véhémence, en disant, que la mosquée était un lieu de prière, et que non seulement des Marocains, mais aussi des Belges, étaient responsables pour gérer ce lieu sacré, et que, selon lui, il n'était pas souhaitable d'y faire de la politique. Elle ne valait pas la peine, de la faire inaugurer par Allal. Allal, selon lui, était un homme d'une stature internationale trop importante, pour lui faire le déplacement pour une petite mosquée insignifiante, et méritait quelque chose de plus important, et de plus imposant. Bouchema savait pertinemment, qu'Allal ne ferait pas le déplacement, car, sa santé ne lui permettait plus les voyages, comme auparavant. Bien sûr, cet argument n'était, qu'une excuse pour justifier son opposition, au plan de Driss. En vérité, lui aussi avait ses propres ambitions, et était en train de nouer une alliance secrète, avec Touhami, et voulait se rapprocher de l'ambassade. Son projet était aussi simple, qu'efficace. Militer ne lui avait remporté rien du tout, en termes de biens. Il était maintenant temps de faire le bilan de son existence, comme expatrié en Belgique. Il n'était pas un prolétaire de longue date, il était plutôt, le type de petit épicier du coin. En plus, il se plaignait toujours, de n'avoir jamais eu une bonne santé ni de force, pour rentrer dans la Métallurgie. Une quinzaine d'années, comme journalier, ne lui a même pas permis de construire une maison à Tanger. Ses amis le prenaient pour fainéant et pour fourbe. Ils se disaient, non sans malice, que le manque de courage et de force, était dû en parti, au fait, qu'il avait deux épouses, pour un homme, qui n'était pas capable de travailler dans une usine. Une mentalité a pris naissance chez-eux, et qui voulait, selon eux, que l'homme vrai, était celui, qui était en mesure d'affronter le feu du haut-fourneau. Mais, Bouchema n'était pas homme à désarçonner. Un ventre plein vaut mieux que l'honneur et le respect des autres, qui ne valent pas plus, que lui. Il se souvient du dicton populaire « un homme ne vaut que les biens en sa possession ». Il puisait de la sagesse populaire, dicton sur dicton, pour justifier son attitude. Son opportunisme l'aidera, en effet, à survivre son

exil et n'avait d'égal, que son désir de rentrer chez lui, à Tanger. Les insinuations et les mauvaises plaisanteries, dont il faisait l'objet, et qui, normalement, faisaient bouillir le sang de n'importe quel autre compatriote, le laissaient froid et indifférent, du moins en apparence, car il faisait la sourde oreille. A ce jeu de camouflage de ses intentions, que certains appellent hypocrisie, lui, il y ajoutait un semblant de tact, de diplomatie opiniâtre et une certaine affabilité. Il s'était fixé comme conduite : supporter tout, ce que les autres pouvaient dire de lui, quitte à atteindre son but. Et rira bien, qui rira le dernier, pourvu qu'il se fasse un petit capital. Et ce capital, il l'accumulera plus tard, mais pas, par la force de ses bras ou par la sueur de son front, mais bien, avec le commerce et le troc de tout genre. Et pour se justifier aux yeux de ses amis et surtout de Driss, il invoquait souvent la petite histoire de Moha ou Salah et qu'il racontait souvent en ces termes : « Moha ou Salah était un berger pauvre, mais intelligent, et surtout sage ». Étant berger, au service des autres hommes de sa tribu, ceux-ci n'avaient pas beaucoup d'estime ni de considération pour lui. Il n'était nullement invité, durant les fêtes de mariages ou autres. Tout le monde le tenait à l'écart. Moha ou Hammou en souffrait énormément, mais gardait sa dignité. Au fil des années, le khoms – ou cinquième – qu'il gagnait, et vivant chichement, il a pu accumuler une fortune et devenir riche. Il n'avait ni femme ni enfants, et ne vivait, que pour ses moutons, chèvres et bêtes de somme. Devenu vieux et riche, les familles de sa tribu se disputaient l'honneur de le convier, les uns, pour sa sagesse, mais, le plus souvent pour sa richesse. La cupidité des hommes, les pousse toujours, à vouloir être près des riches. Ce que Moha ou Salah n'ignorait pas du tout. Un jour, il fut invité à la table du Grand Caïd de sa tribu, un homme connu pour la rigueur et la sévérité de son jugement, et craint par tous les hommes de sa tribu. Le soir venu, Moha ou Hammou, alla lui-même, au troupeau et en choisit le meilleur agneau de l'année. Il prit l'agneau, sous ses bras et le protégeait, de son ample burnous de laine de chameau et de mérinos, fait de la meilleure étoffe mélangée, que les femmes de la tribu pouvaient tisser. Il se présenta à la tente du caïd, portant, sous son burnous, le magnifique agneau. Il prit place, à-côté des notables et les tolbas, alors que lui, était illettré. Après le thé traditionnel, des serveurs apportèrent aux convives bouilloire et savon, pour se laver les mains. Selon la coutume arabe, les invités doivent se laver les mains, avant de manger, car, on mange avec les doigts, si les mets sont consistants. Quand ce fut le tour de Moha ou Hammou, celui-ci tira l'agneau, en dessous de son burnous, et se mit en devoir de lui laver les deux pattes de devant. Ses voisins s'étonnèrent de ce spectacle insolite et s'écriaient, « Oh !, Moha ou Hammou, qu'as-tu à laver cette chose cachée, sous ton burnous ». « C'est lui, qui est à l'honneur, et c'est grâce à des

centaines, comme lui, que je suis invité, ironisa Moha ou Hammou. Moi, depuis toujours, je ne suis qu'un humble serviteur, et c'est grâce à lui, que je suis parmi vous ». Ainsi terminait Bouchema son anecdote, laissant à son interlocuteur, le soin de tirer la leçon, qui s'impose.

Driss ne réalisera jamais son rêve, celui de faire inaugurer la mosquée de Hoboken, par Allal Al Fassi, car, il a omis de tenir compte des vicissitudes du sort, et des intentions déclarées de Touhami. Celui-ci avait juré, de placer la mosquée, jusqu'à présent sans nom, sous le haut patronage et symboliquement, sous la protection de l'ambassade marocaine. Ce plan était conçu avec l'approbation d'un de ses parents et quelques amis, qui s'étaient lancés dans le petit commerce, l'import de la menthe et autres produits hallal, qu'ils importaient de leur pays, car le Marocain, en général, et le dévot, en particulier, est particulièrement attentif et difficile à contenter, quant à sa nourriture. Il y va de soi, qu'en matière de nourriture, la religion dicte la conduite à la personne en question. Mais parfois, la distinction entre les préceptes de religion et la tradition devient obscure. Mais, les mauvaises langues faisaient circuler la rumeur, selon laquelle, certains de ces ouvriers, devenus marchands, s'adonnaient à des activités moins honorables et faisaient du commerce illicite du hasch et de l'or. Parfois, il n'est pas aisé de distinguer la réalité de la fiction, car, la jalousie et l'envie y sont pour quelque chose. Mais, par contre, comme dit le dicton : là où il y a de la fumée, il y a du feu.

Les détracteurs de Driss l'avaient surnommé le « zaïm » ou dirigeant, par allusion, à un grand leader arabe. Dans sa jeunesse, il avait milité à Tanger, dans les rangs du parti nationaliste marocain, le Parti de l'Istiqlal. Son idole n'était autre, que le chef nationaliste Allal El Fassi. Driss Rifi, qui comme son nom l'indique, était originaire du Rif Central, mais, avait grandi dans la ville de Tanger, et était, aux yeux de ses compagnons, un « Chauvin tangérois ». Il avait vu cette ville devenir, tour à tour, Tanger Internationale, puis espagnole, et même Tanger de James Boyle, et enfin « Tanger la marocaine ». Ces transformations l'ont aussi marqué, il avait flirté, un certain moment, avec la jeunesse franquiste, avant d'être pris en charge par les nationalistes marocains, qui étaient, alors, actifs dans cette ville. Tanger, ville natale d'Ibn Batouta, est un port ouvert sur le monde. Par sa situation et son statut de cité internationale, était un havre, non seulement, pour les trafiquants de tous bords, mais aussi, et surtout, pour les nationalistes, qui fuyaient la zone sous contrôle français. Aussi, durant sa carrière de militant, avait-il joué le rôle de propagandiste, puis, plus tard, gardien de corps et responsable de la sécurité d'Allal Al Fassi, qui comme, on le sait, avait fait de Tanger, un des points de refuge, quand la répression sévissait, dans le reste du pays. Il l'élevait même au rang des saints marabouts, malgré les

critiques de ses proches et des fqih, qui s'indignaient de cette attitude paganisée. Cinq ans plus tard, il dira en parlant d'Allal, qui venait de mourir, au pays de Ceausescu, « que Dieu l'ait en sa miséricorde et ajoutait, que les prières et la bénédiction d'Allah, soient sur lui ». Ce qui, dans les usages musulmans, ne se dit, que des compagnons du prophète. Et si on est croyant, en entendant ou parlant du prophète, on doit dire en bon musulman, « prière soit sur le prophète ». S'il n'avait pas l'allure d'un chef, Driss Rifi se comportait comme tel. On l'aurait dit, un skali ou sicilien, mais il ne l'était pas. Il parlait arabe dialectal, et son vocabulaire était agrémenté de mots espagnols, qu'il prenait pour des mots arabes. Il aimait à dire, à qui voulait l'entendre, et avec une certaine fierté, que ses origines et ses racines se trouvaient en Andalousie, à Cordoue et à Grenade. Et qui pouvait le contredire ou prouver le contraire. Son type de genre humain se trouve, en effet, de l'autre côté du rivage méditerranéen, à Cadix, en Algarve, dans les villages de la Sierra Morena ou le long de Guadalquivir. Et la mer, n'a jamais été un obstacle, pour les contacts entre les deux rivages, au contraire, de tout temps, les hommes se sont servis des eaux, pour franchir le détroit, qui séparent les deux continents.

Mais, dire qu'il était d'origine andalouse, personne n'y croyait. C'était simplement, pour se donner une origine cultivée et donc noble. L'idéal nationaliste faisait place à l'opportunisme vaniteux, et devenait cause noble, au contact avec d'autres hommes politiques, qui eux, sont en effet, d'origine andalouse. Certains de ces hommes portent même des noms espagnols arabisés, tels que les Torres, Baena (de nom de la ville de Baen), El Cordobes-Al-Qortobi, Bargach-Avergas, Balafrej, Al Andaloussi, etc. pour n'en citer que quelques-uns. Une vanité du genre humain, que le plus simple et commun des mortels, s'attribue, afin de gagner de l'estime et du respect et de s'élever, au rang de ses pairs. D'où la notion de chérif, dont la racine veut dire entre autres, illustrer, dominer etc. Ainsi, le chérif s'octroie-t-il une qualité de saint et une immunité, qu'on ne peut lui contester. Parce qu'il se veut noble de naissance, honorable, et par la force des choses, exige obéissance et obédience.

Driss Rifi se plaignait ouvertement, de ce que les titres de noblesse, sont devenus hélas, héréditaires et sont accaparés, comme exclusivité et prérogative d'une seule maison, et d'une seule dynastie, dans son pays natal. « Dans notre histoire, disait-il, Oh ! Combien étaient des voleurs et coupeurs de routes, qui se sont disputé cette qualité, quand ils avaient assez de force, pour l'imposer ! Et combien sont les puissants de ce monde, qui ont usurpé une qualité divine, sur cette terre. Ils oublient, que même, ces puissants mortels ne sont que des imposteurs et ne sont que le produit d'une probabilité réussie, et d'une rencontre fortuite ».

Pourtant, malgré les contacts, qu'il avait eus dans sa jeunesse, avec les Espagnols à Tanger ou à Gibraltar, ils ne l'avaient aucunement influencé, ni dans son comportement ni dans sa conception du monde. Sa vision du monde est comparable, à celle du paysan Imazighen. On dirait qu'il conçoit le monde différemment, suivant qu'il s'adresse au bon curé ou à un autre ouvrier de son clan. Il n'a aucune confusion, de ce qu'il est dans sa relation avec les personnes, qui n'appartiennent à son monde ou qui ne partagent pas sa conception, et sa vision de l'état de ce monde. Pourtant, c'est dans la tradition des « salafa », qu'il trouve volontairement le repos de son corps et de son esprit. Aussi, le voit-on à l'extérieur porter costume et cravate, pour les échanger à l'intérieur, pour une gandoura et des babouches rifaines. Au terme de ces conceptions, il se veut issu d'un bon terroir, et que l'état où il est réduit pour le moment, et les difficultés que traversent lui et ses gens ; ne sont qu'accident de l'histoire, que le temps effacerait certainement. Il formait avec quelques membres de sa grande famille plus ou moins proches et des membres de sa tribu, plus ou moins lointains, ils formaient donc, ce qu'il conviendrait d'appeler, le clan des Tangérois. Bien entendu, d'autres ouvriers y étaient tacitement admis ou tolérés, pourvu qu'ils eussent habité Tanger ou noué des relations familiales avec eux. Driss dominait ce groupe, par sa personnalité et son expérience. Et il espérait compter sur la fidélité de son clan, et leur aide pour placer la direction de la mosquée, sous sa tutelle ou du moins placer quelqu'un à sa tête, qui l'aurait reconnu comme dirigeant de ce clan, puisque numériquement, les membres de son clan étaient les plus nombreux.

Mais voilà, deux obstacles l'irritaient et entravaient sa démarche et ses plans. Bien que son clan fût le plus grand, deux autres clans lui disputaient cette suprématie. Tout d'abord, il y a le clan des Jebala et celui des Kebdana – Qalya de Nador, pour ne citer que les plus importants. Ensuite, venaient les groupes moins importants numériquement parlant ceux des Béni-Snassen et des Chleuhs, sans oublier les citadins, prolétaires de longue date, ceux de Casablanca, Fès, Meknès etc.

Driss estimait, à juste titre, que la direction de cette mosquée, lui revenait de droit, à lui et à son clan. C'est lui, qui avait pris l'initiative, et avait lancé l'idée de la construction d'une vraie mosquée. Auparavant, ses proches et amis avaient loué une maison délabrée, y avaient fait les réparations nécessaires, pour la rendre convenable, pour un lieu de culte. Ce n'était pas une mosquée de Fès, se disaient-ils, mais remercie Allah, pour nous avoir permis de nous rassembler ici, en ces terres des nazaréens, loin des terres de l'islam. Alors que la prière quotidienne peut se faire à domicile, la prière de vendredi elle, se fait de préférence en collectif, parce que plus bénéfique aux croyants.

Pour mettre son plan à exécution, Driss Rifi, en bon manipulateur et tacticien averti, avait contacté initialement, les hommes les plus en vue, et sur qui, il pouvait compter, et qui étaient susceptibles, d'entraîner les autres avec eux et indirectement sous sa houlette. Après de longues heures de discussion, et des verres de thé, quelqu'un un avait suggéré de contacter le curé. A cet effet, un ouvrier, qui parlait assez-bien le français, fut délégué par la « djamaa » pour prendre contact avec le vénérable curé, pour lui porter la requête de la djamaa, les aider à construire une mosquée. Le curé, qui était connu des ouvriers, pour être un homme de Dieu, et se distinguait, par son zèle de clergé catholique, à aider les familles des ouvriers étrangers et surtout les Espagnols et les Marocains, accepta, sans hésitations. Il faisait parfois des miracles, c'est du moins, ce que certains ouvriers croyaient. Toujours aimable et avare de mots, pour une personne spirituelle, il était homme d'action, avant tout. Un mot griffonné avec sa main gauche, sur une carte de visite octroyée, sans contrepartie, par ce bon pasteur, ouvrait la porte des usines, à maint ouvrier. Pour les ouvriers marocains, qui étaient, récemment arrivés, et qui, dans leur pays d'origine, étaient habitués à délier bourse, pour un misérable papier, délivré par l'administration, ce prêtre, leur paraissait un saint homme. Effacé, affable et discret, il ne demande rien et n'exige rien. Le fait, qu'ils appartiennent à une autre religion, ne semblait pas l'incommoder, sauf peut-être, pour quelques attitudes incompréhensibles, et qui lui semblaient mystérieuses. Il s'est parfois demandé, pourquoi, il ne pouvait pas visiter leur lieu de culte, pendant la prière, que la discussion était toujours avec les hommes, alors que les femmes étaient exclues de tout dialogue. Mais, il se résignait en pensant, que peut-être, avec le temps, les nouvelles générations adopteraient son mode de vie. Pour l'instant, la priorité allait à l'école, qu'il fallait sauver, à tout prix. Depuis qu'il était nommé curé titulaire de cette paroisse, il avait vu le nombre d'élèves diminuer, avec les années. Le nombre insuffisant de petits élèves flamands, d'obédience catholique, mettait en péril l'existence même de son école. Il avait beaucoup d'espoir pour les enfants, qui venaient d'arriver, et dont le nombre augmentait, sans cesse. Déjà son école, qui s'adossait à la mosquée, commençait-elle à recevoir les petits élèves maghrébins, en majorité des Marocains. Il avait confié à son sacristain, qu'il ne se faisait plus de souci au sujet de son école, et que les sœurs auront, toujours des élèves, dans leurs classes. Il n'a jamais songé à voir un jour, des petits marocains fréquenter son église. Il espérait, néanmoins, les mettre en contact avec la foi du Christ, pour les initier à la vraie et sainte foi de Jésus, faire en sorte, qu'ils soient réceptifs, au message du Fils de Dieu, le sauveur et le rédempteur du monde. Avec la bonté et surtout avec beaucoup de patience, il y arrivera à faire passer le message, sans pourtant essayer d'en faire des ouailles. L'idée d'entreprendre leur conversion, n'avait pas effleuré

son esprit, car elle aurait des conséquences sociales désastreuses pour le converti, à cause de l'apostasie. Quiconque renie sa religion et devient, ce qu'on qualifie de renégat et d'apostasie, est rejeté par sa communauté. Ce risque ne peut être pris à la légère, encore que le musulman, reconnaisse le Doux Jésus et la Sainte-Vierge, et tous les autres prophètes, plus ou moins connus. Une raison de plus, pour aider des étrangers monothéistes, dans un pays, qui semble envahi, par des sectes plus ou moins dangereuses. Mais, le plus grand danger semble venir de l'emprise de l'athéisme exacerbé et du matérialisme, plus ou moins primaire. Les mariages célébrés et bénis par la Sainte-Église, ainsi que baptêmes se faisaient rares. Et pire encore, même les morts évitent le dernier sacrement. On préfère les brûler, les incinérer au four crématoire et répandre leur cendre, plutôt que de les enterrer, par manque d'espace. Une évolution dangereuse, qui, selon lui, s'apparente aux rites des religions exotiques d'Asie, et qu'il attribua à la propagation du matérialisme moderne et aux courants anarchiques, qui secouent la société. Quelqu'un d'autre aurait salué ce développement avec gratitude. Mais pas notre curé, il avait toujours rêvé d'accomplir un travail de missionnaire. Mais sa santé fragile, lui avait interdit les voyages, vers les pays exotiques d'Afrique, d'Amérique et d'Asie. Son idole était le père Damien, un Limbourgeois comme lui et qui était mort dans une île du Pacifique, parmi les malades atteints de lèpre et qui avait subi et partagé leur sort. Il ne faut pas oublier, qu'il est un enfant de la Flandre, une partie de ce pays, ayant la réputation d'envoyer ses enfants et ses filles, de par le monde et d'être au premier rang dans le prosélytisme, surtout en Afrique.

Monsieur le curé était conscient de cette responsabilité, et cet honneur, qu'il fallait tenir haut. Et, c'est avec tristesse au cœur, qu'il a dû se résigner à venir travailler, au milieu de la classe ouvrière. Cette classe ouvrière de tradition prolétarienne, qu'il connaissait mal, puisqu'il était issu d'une famille de petits agriculteurs du Limbourg. Il avait préféré rester dans son Limbourg natal, couvert de bois, tranquille et où les gens sont de bons catholiques. Mais, la fonction de curé en cette paroisse de Moretusburg était devenue vacante, suite au décès du vieux curé, qui y faisait office. Mais très tôt, sa tâche s'avérait lourde et difficile. D'une part, la paroisse se situait dans une banlieue industrielle et plus particulièrement dans un quartier purement ouvrier. Les autres paroisses, quant à elles, se situaient dans des quartiers habités, soit, par ce qu'il convient d'appeler la bourgeoisie, soit, par des négociants ou de hauts cadres des usines avoisinantes. En un mot, pasteur Verhoeven faisait figure de pauvre curé de campagne, en comparaison avec son collègue, opulent et bien joufflu, de la paroisse du centre de la commune, qui vivait aisément, pour ne pas dire richement.

En la personne de frère Hans, son vicaire, il trouvait un aide précieux. Frère Hans était connu sous le sobriquet de « manke », parce qu'il boitait du pied droit, dû à une infirmité de naissance. Mais, cette infirmité ne l'empêchait nullement de se mesurer à bicyclette, avec les plus hardis des jeunes gens. Il fait honneur à tous les cyclistes de sa commune de Grimbergen, qui a donné de bons coureurs. Et les marmots, qui parfois, peuvent être très cruels, n'hésitait pas à l'appeler par ce sobriquet de « manke » ou boiteux. Pourtant, il n'a jamais manifesté d'impatience ou grondé l'un d'entre eux. Tous ceux, qui le connaissaient, s'accordaient à dire, qu'il était plus sympathique et plus ouvert, que le pasteur. Ils trouvaient le pasteur plutôt froid, distant et maussade. Mais les ouvriers, qui ont connu ce curé, en donnent une autre image et une autre appréciation. Il est comme un Thermos, il faut d'abord l'ouvrir, pour découvrir sa chaleur interne. Un autre disait de lui, qu'il était comme une grenade. On ne pouvait voir si ses grains sont mûrs, que si elle est ouverte. Ah ! Que notre vicaire était bien aimé par ses paroissiens, d'abord par ses manières du peuple et ensuite par simplicité devenue proverbiale. Il poussait son amabilité aussi loin, qu'il était en mesure de « trinquer » aussi bien, que n'importe quel docker anversois. Lorsqu'en visite à domicile, il ne daigne aucune sorte de bière, toujours volontiers et prêt à raconter une boutade, même sur son ordre ecclésiastique.

Pasteur et vicaire ne possédaient qu'une bicyclette, donnée comme cadeau par l'un des rares bienfaiteurs. Seules, les sœurs avaient une petite DAF, pour se déplacer ou pour faire les commissions ou achats nécessaires à la communauté de leur ordre. Et que dire des autres curés, qui eux, circulaient en Mercedes ou en Volvo. Ceci était visible, le dimanche matin, après la messe. De l'église du centre, sortait un beau monde qui étalait discrètement sa richesse, visible dans les voitures et les toilettes des dames. Les mariages y étaient célébrés pompeusement. Apparemment, même dans l'église, il existe des différences de classe. L'un vit à son aise, l'autre doit se contenter de peu, peut-être, était-ce un choix qu'ils avaient fait, consciemment. Tandis que notre curé s'estimait heureux, avec une assistance d'une dizaine d'ouailles, pour la plupart très âgées, et qui sont restées fidèles au service religieux. Les gens nantis envoyaient leurs enfants, dans les écoles jésuites, du centre de ville. Chaque matin, des dizaines de jeunes gens et de jeunes filles, dans leurs costumes ou uniformes bleus, prenaient le tram pour la ville. Et les enfants des ouvriers eux, fréquentaient les écoles de l'état. Ce que dans la tradition populaire, on appelle l'école socialiste, opposée à l'école catholique ou libre. Une étrange division de ressources de l'enseignement, un fait particulier à noter en ce pays.

Pourvu que le bourgmestre socialiste ne se mette pas de travers, et commence aussi, à recruter des élèves marocains. Vicaire et sacristain étaient du même avis, que leur supérieur, et le sacristain d'ajouter, que selon lui, les socialistes ne s'intéressaient pas à ces ouvriers étrangers. Il avait même ouï dire, que certains responsables syndicalistes voyaient d'un mauvais œil, l'embauche des ouvriers étrangers dans certaines usines, qui payaient bien et où le travail était moins dangereux, que dans les usines de métallurgie ou dans la mine. Chose étrange, que cette situation apparemment paradoxale. Des gens du « camp socialiste », qui sont censés représenter et défendre les intérêts des ouvriers, et les immigrés rentrent dans cette catégorie, ne le font pas, alors que d'autres personnes dans « le camp catholique » prennent cette tâche sur eux au nom de la chrétienté et de l'amour du prochain. Ce dernier concept reste très abstrait, pour les ouvriers marocains, qui voient dans l'action catholique, plutôt une action justifiée, par une juste analyse de la situation et une bonne appréciation de leur rôle dans la production, qu'ils sont dorénavant, appelés à jouer. Certains étaient conscients, qu'une aide et de surcroît en forme de charité, n'est presque jamais octroyée, sans contrepartie ou conditions, avouées ou non. Ce qui est vrai, en ce qui concerne les individus, l'est aussi, en ce qui concerne les états. On peut la nommer paternalisme collectif ou individuel. Le bénéficiaire ou celui, qui reçoit de l'aide, se sent toujours en dette envers le donateur. Des ouvriers concernés se posaient la question, pourquoi toute cette bienveillance et dévouement ? Pour quoi cette aide ? Est-elle gratuite, souhaitable ? Plus tard, les plus conscients d'entre eux sauront la portée et le sens réel de cette aide. Ils lui donneront le qualificatif de « Siyassa Ifriqiya » ou « politique africaine », une allusion à la politique belge au Congo.

Pourtant, la majorité d'entre eux acceptaient cette aide, comme une aumône, sans se soucier de son but ni de sa raison d'être. Le curé remerciait Dieu pour n'avoir pas ouvert les yeux aux socialistes de sa commune. Autrement, ils auraient pu drainer une bonne partie de ses futurs écoliers et écolières. Pour le moment, ils faisaient preuve de courte vue, estimait-il, à moins qu'ils ne déclarassent son école insalubre. Mais cela, ils n'oseraient faire, pour des raisons évidentes.

En cette époque, l'islam n'ayant pas encore été reconnu, officiellement, par les autorités belges et le centre culturel de Bruxelles n'avaient aucune emprise, sur les croyants marocains. Ce n'est que plus tard, lorsque les autorités belges, pour des raisons économiques et politiques, sachant que la Belgique, ayant besoin du pétrole et du gaz arabes et voulant s'assurer un approvisionnement continu en cette commodité, reconnaissaient plus tard, la religion islamique. Et, pour plaire aux Saoudiens et s'attirer leur grâce,

une grande et magnifique mosquée fut construite, sur le beau site du parc du centenaire de Bruxelles, plus pour le besoin des ambassades des pays musulmans, au lieu du besoin des petites gens musulmanes de Schaarbeek, Molenbeek, Anderlecht, etc. Les deux derniers imams furent des imams Saoudiens, leurs prédécesseurs furent un tunisien et même un égyptien, bien que, la majorité des musulmans en Belgique soient des Marocains, en premier lieu, suivis par les Turcs. Cela ne signifie nullement, que les imams, doivent être des Marocains ou Turcs, loin de là, mais, il faut reconnaître le fait, que les gouvernements, qui délient bourse et financent cette entreprise, veulent maintenir le contrôle de cette masse d'ouvriers immigrés et leur allégeance spirituelle et/ou politique. Quand les politiciens belges eurent reconnu, qu'ils avaient fait un mauvais choix, et que le danger de se voir couper l'approvisionnement en pétrole fut écarté, le gouvernement belge revint sur sa décision, mais d'une manière politicienne, tortueuse. Les prerogatives attribués au centre culturel islamique de Bruxelles, furent vidés de leur contenu. C'est ainsi, que le sort des imams ne fut jamais réglé, et restait aléatoire aux changements de politique du ministre de la justice, vis à vis sa perception de la communauté musulmane en Belgique, jusqu'à une date récente.

Le travail du curé a toujours été un emploi sûr, à l'abri du chômage, avec un salaire, plus ou moins garanti et stable. D'ailleurs, le curé parce que directement entretenu, par les impôts payés, par ses ouailles, doit donner l'impression de vivre chichement, à l'image de sa paroisse et son mode de vie. Imam et curé sont entretenus par leurs communautés respectives, qu'ils sont censés servir, avec cette petite nuance, que l'imam doit faire vivre femme et enfants, et que le curé n'a ni ce plaisir ni cette responsabilité. Et c'est là, que blesse le bât de l'imam. Alors que le curé doit rendre compte à ses supérieurs, au diocèse, l'imam lui, n'a de compte à rendre, qu'à ses semblables, les ouvriers. Et ces ouvriers étaient souvent très nombreux. Son pain dépendait de la communauté des croyants musulmans. Tant que celle-ci le prenait en charge, il avait droit au séjour sur le territoire belge, selon la formule consacrée et officielle. Par conséquent, il dépendait entièrement d'eux, et de leur bon vouloir.

Notre curé, toujours affable et disposé à aider ces pauvres âmes déracinées, en faisait un devoir sacré de les aider. Dans les mois, qui suivirent leur requête, il élaborait un plan d'action, pour la construction d'un lieu de culte. Il fallait un terrain pour bâtir la mosquée, le matériel de construction et la main-d'œuvre, etc. Mais auparavant, il fallait une autorisation de construire. Un lieu de culte ne se construit pas n'importe où ni n'importe comment, leur avait-il expliqué. La loi en Belgique est stricte, à cet égard, et régit toute organisation, le culte y compris. Les hommes se

regardèrent en silence. Et ce silence en disait long. Qui, d'entre eux, connaissait la loi du pays, dont venait de parler l'homme religieux ! Et c'était l'obstacle insurmontable pour ces gens, qui étaient accoutumés à ne voir dans leur administration, qu'une sangsue. Aussi furent-ils émerveillés, quand le curé leur annonça, que ce problème pouvait se résoudre si parmi eux, il y avait quelqu'un, qui savait lire et écrire. Ils devaient choisir un ou deux parmi eux, et quatre ou cinq personnes de nationalité belge et c'est ainsi qu'ils pouvaient constituer une association. Celle-ci sera responsable devant la loi, et aura pour mission de gérer les affaires de la mosquée. Une assemblée élira les membres de ce groupe, dont le nom paraîtra dans le Journal Officiel.

Ce raisonnement et surtout la démarche ne plaisaient pas du tout à Driss, et les considérait comme trop compliqués. En plus, il serait dépendant des gens, qui savaient lire et connaissaient la loi, alors que lui, il avait du mal à déchiffrer les lettres arabes du journal El Alam, qu'il continuait à recevoir, par habitude, plutôt que par intérêt politique. Driss commençait à perdre confiance en sa capacité de contrôler les événements. Le curé avait touché le point faible de Driss. Celui-ci restait pourtant tacite et avait l'air imperturbable, mais en son for intérieur, il avait des appréhensions, quant à se mettre sous la tutelle d'un nazaréen. Non pas qu'il ait des préjugés, envers les autres religions, mais, il ne voulait surtout pas, qu'on le soupçonnât de collaboration et de soumission à un nasrani. Lui, un militant de longue date, se mettre sous la tutelle d'un curé, l'idée elle-même était inconcevable. Et pourtant, il dut céder malgré lui, bien qu'il pressentît un danger, celui de perdre son autorité, à quelque minable, qui savait lire, écrire et surtout s'il parlait flamand ou français. Le peu d'espagnol, qu'il maîtrisait, ne lui était d'aucune utilité. Il aurait alors, perdu la bataille d'avance et même perdu la face. Et il songea à son fils, qui était toujours au pays. Si seulement, il était à ses côtés, il lui servirait de traducteur et de secrétaire. Il avait aussi pensé à son neveu, qui était étudiant à Bruxelles. Mais de ce neveu, il n'attendait aucune aide et craignait ses idées anarchiques et son tempérament trop fougueux. Et, quand l'un des hommes présents proposa le nom de Touhami, Driss crut voir le ciel tomber sur sa tête.

Oh ! Qu'il haïssait cet homme ! D'abord, parce qu'il n'avait aucune considération pour lui, ensuite, il le trouvait trop prétentieux, dépourvu de tout scrupule, et ne fréquentait la mosquée, que sporadiquement. En plus, il avait des amis ou prétendus amis au consulat de Bruxelles. Il le soupçonnait de leur servir d'indicateur. Mais en vérité, on ne le saura jamais, car souvent, des gens de cette sorte ne cherchent, qu'à se procurer une protection ou des faveurs des employés ayant autorité. Après avoir

examiné toutes les possibilités de tenir Touhami en échec, il échoua faute de candidats acceptables, pour cette fonction. Driss, à contrecœur, dut se rendre à l'évidence. Plus grave encore fut son échec, car il n'eut aucune fonction officielle dans la direction de la mosquée. Son atout résidait cependant, dans le fait, qu'il avait toujours son mot à dire, parce qu'il pouvait mobiliser son clan pour financer la mosquée ou lui couper tout soutien, alors qu'elle n'était, que partiellement achevée.

Si la construction de la salle des prières était achevée, en revanche, les dépendances ne l'étaient pas encore. Il fallait aussi construire des classes pour l'enseignement coranique et la langue arabe. Il avait envisagé un plan ambitieux. La chambre des ablutions était presque achevée, il ne manquait, que la faïence et carrelage aux murs. Mais pour cela, il fallait l'accord de Monsieur le curé, car sans lui rien ne serait accompli. Toute la construction de la mosquée et son achèvement pour le moment reposait sur lui. Il avait été en effet, l'organisateur infatigable et le moteur, qui avait mis en marche le chantier. Il s'adressa tout d'abord à la direction de l'usine, car cette direction se composait de bons catholiques. Le directeur général lui avait promis la fourniture de matériaux de construction en quantité suffisante. Père Verhoeven allait ensuite frapper à la porte de quelques entrepreneurs qui lui promirent la livraison de matériel d'électricité et de plomberie nécessaire pour la construction, ainsi que les échafaudages, brouettes, bétonneuses, etc. Enfin, pour bâtir des murs il lui fallait une main-d'œuvre bénévole, des maçons et des manœuvres. C'est pourquoi, il fit appel aux organisations de la jeunesse catholique, qui organisent des camps de travail bénévole, pour la bonne cause. Ces organisations lui livreront des jeunes volontaires. Des jeunes gens, garçons et filles bénévoles viendront aider trois maçons, dont un Marocain et deux Allemands, à la construction de la mosquée, durant l'été et les périodes de vacances scolaires. En dehors de ces périodes, il était fait appel aux ouvriers marocains de l'usine.

Bien entendu, la livraison de matériaux ne coûterait presque rien à l'usine, puisque les dépenses, sous forme de donations, à un organisme de charité, sont déductibles des impôts. Ensuite, la direction de l'usine pouvait redorer son blason, en prétendant participer au bien-être spirituel et matériel de ses ouvriers étrangers. La direction ne se priva pas de crier au bon samaritain. L'art de tirer le maximum de prestige d'un geste de bienfaisance qui ne l'est pas et le présenter comme une faveur ou aide bien intentionnée. On occulte cependant, la contribution réelle des ouvriers aux bénéfices de l'usine. Mais cette contribution ne figure que sur les carnets de compte des actionnaires de l'usine et de la Société Générale, appelée aussi « De Generale ». Cette attitude ou politique, si l'on préfère, trouve ses origines lointaines dans la charité, qu'elle soit chrétienne ou musulmane, car presque

toutes les religions font usage de la charité pour alléger les souffrances des plus démunis dans la société et tenir la conscience du donateur quelque peu tranquille. Pourtant, certains font preuve d'un cynisme hypocrite, en cachant le motif réel de leur générosité. Que penser alors des généraux et des politiciens qui prétendent contribuer à sauver des populations africaines d'une mort certaine, suite à des calamités naturelles et des disettes, en utilisant des moyens de transport impressionnants, pour faire parachuter de « l'aide humanitaire » alors qu'en réalité, leur but est moins noble et moins généreux, lorsqu'il s'agit de faire entraîner leurs pilotes et personnel navigant à des situations particulières, pour les utiliser à des interventions aéroportées rapides. Niais est celui, qui croit, que l'aide n'est fournie que pour l'amour de Dieu, pour l'amour du prochain et donc désintéressée. Mais que faire quand on n'a pas de choix ?

Durant les premières semaines, après son inauguration, la mosquée de Hoboken, qui n'avait pas encore de nom, mais qui était, selon son statut, un centre culturel islamique – une A.S.B.L., parce qu'officiellement l'islam en cette époque, n'était pas encore reconnu par l'état belge, recevait les croyants des quatre coins de l'agglomération d'Anvers et des environs de cette métropole. Le vendredi et les jours de fêtes musulmanes, les hommes affluaient de partout. Des quêtes se faisaient après la prière, les jours de paye dans les usines, des collectes chez les épiciers où les bienfaiteurs déposaient leurs contributions dans de petites boîtes conçues à cet effet.

La mosquée s'embellissait avec le temps qui passait. Les ouvriers les plus dévots en faisaient un lieu de rencontre et même de divertissement. Quelques-uns d'entre eux, surtout les plus âgés y avaient élu domicile. Ils ne rentraient chez eux, rien que pour manger et dormir. Mais c'est durant le mois de ramadan que la mosquée connaissait l'activité la plus fébrile, pas durant le jour, mais après le coucher du soleil. Après la prière d'al-Maghreb – coucher du soleil –, les hommes devaient casser ou cesser le jeûne. La tradition veut, que l'on se mette sous la dent, tout d'abord, quelques dattes et du lait, ensuite on prend la fameuse harira – soupe plus ou moins épaisse –, tout cela était accompagné de tasses de café et de thé bien entendu. La mosquée est située sur le chemin des usines du quartier, et où travaillait en équipes, la grande partie des ouvriers – ce qu'on appelle ici le régime continu 24 h sur 24 h, semaine de 7 sur 7 jours –. Les hauts fourneaux ne peuvent ni ne doivent se reposer ni se refroidir. La mosquée convenait parfaitement aux ouvriers, puisqu'ils l'utilisaient comme relais ou étape, entre le domicile et l'usine. Il y avait de surcroît, toute heure de jour et de nuit, quelqu'un dans cette mosquée.

En l'absence de lieux de distraction, les ouvriers avaient fait de la mosquée, plus d'un lieu de rencontre pour la prière, selon l'avis d'un

d'entre eux, la mosquée est devenue un café maure et de l'imam un cafetier. Ces coutumes transportées dans un pays qui était totalement différent du leur, étaient susceptible de causer des frictions entre les membres de cette communauté, qui allait se fermer sur elle-même, au fur et à mesure, que les familles se regroupaient ou qu'elles devenaient plus nombreuses. Ainsi se séparait et s'aliénait une partie, la plus jeune de cette population, qu'on appelait les « égarés ». Ceux-ci avaient choisi de vivre, en dehors du rituel de la mosquée, et n'étaient pas particulièrement dévots et essayaient de s'intégrer dans la société européenne, alors que les traditionalistes, eux, se tenaient strictement à leur mode de vie. C'est alors, que l'on commençait à observer dans le paysage belge, des hommes, qui timidement, mais résolument, se mettaient à porter djellaba et taqia – calotte blanche – et même des burnous. Et plus, cette communauté se fermait sur elle, plus ses contradictions internes apparaissaient, au grand jour, et menaçaient sa cohésion. Et les malentendus, les plus banales, prenaient des proportions inquiétantes et parfois dramatiques. La religion est, avant tout et en premier lieu, une affaire d'hommes.

L'imam, lui aussi, y avait élu domicile, car il est le responsable de l'entretien et de la garde des lieux. Bientôt, la mosquée allait prendre l'allure d'une confrérie, avec cette petite différence, que l'on n'y organisait pas de séances de hadra, rituel de chants et danses, qui culminent avec des trances et d'extase chez les soufis. Ici, point de cheikh, la figure centrale était l'imam. C'est lui, qui devait répondre à toutes les questions religieuses et spirituelles des croyants. On s'adresse à l'imam, parce qu'il est le porteur du livre sacré. N'importe quel fqih et imam, peut vous réciter les soixante versets ou sourates du Coran par cœur, avec ses points et virgules. Quant à l'explication du Coran, la connaissance du fqih dépend de sa formation théologique. Certains, formés à la fameuse université Karaouin de Fès, ont une formation religieuse plus qu'adéquate. Ceux-là, portent souvent le titre de « Alem, érudit ou docte en théologie ». Par contre, ceux qui n'ont reçu qu'une formation sommaire dans les mosquées de leur bled, ceux-là ne sont que des perroquets. Ils vous réciteront le Coran sans savoir de quoi ils parlent. Et chacun de donner libre cours à ses interprétations. Notre imam, bien que n'ayant reçu, qu'une formation sommaire, dans un institut théologique de Tétouan, avait néanmoins, le bon sens et la sagesse de ne pas s'aventurer dans des discussions interminables des docteurs en théologie. Il avait aussi un certain âge et avait acquis par ses propres efforts, un certain bagage en matière religieuse, suffisant pour le faire respecter parmi ses pairs qui étaient nombreux en Belgique en quête de poste d'imam. L'imam Laroussi, ainsi nommé parce qu'il était originaire de la tribu des Béni-Arous, pouvait aussi compter sur

la solidarité bienveillante et le soutien des gens de sa région natale qui étaient nombreux dans ce faubourg d'Anvers. Trois années durant, l'imam Laroussi s'acquitta convenablement de sa tâche. Sa vie de croyant comme celle du commun des mortels musulmans est dominée par deux préoccupations majeures : le halal et le haram ou le permis et l'interdit ou si l'on préfère le bien et le mal. Deux contradictions qui dominent la vie de la race humaine et qui d'ailleurs n'est pas une préoccupation propre aux religions monothéistes. Il avait la nostalgie du pays, sa femme et ses enfants lui manquaient. L'Imam dormait peu, été comme hiver. Il supportait toutes les privations de l'émigration dans l'espoir de se faire délivrer un permis de travail ensuite un permis de séjour. L'un est subordonné à l'autre. Mais le permis de travail tardait à venir. Il en avait parlé à Touhami Ahmed, celui-ci le rassura, disant que son dossier était à Bruxelles et laissait entendre que si dans quelques mois le permis n'était pas délivré, lui Touhami connaissait le chemin par où passaient ces permis. Et selon ses dires, il était disposé moyennant une certaine somme d'argent à décrocher le permis. L'imam ne savait à quel saint se vouer et n'était pas au bout de ses peines. Oh ! Combien il aurait souhaité travailler à l'usine et gagner bien sa vie et faire venir sa famille qu'il n'avait pas vue depuis cinq ans ! Il avait déjà vécu en clandestinité en France avant de venir en Belgique. Mais cette idée n'était pas réaliste, et la chassait vite de sa tête. Il se disait qu'il n'avait plus la force de travailler à l'usine. Il se sentait devenir vieux. Les usines n'acceptent que les bras forts, et lui qui n'a jamais travaillé à part au temps des moissons, quand il était encore jeune et plein de vigueur. Maintenant, il ne se fait plus d'illusions, il devenait non seulement vieux mais aussi inutile. Une vie pour rien, mais il se résignait à cette situation qui était la volonté de Dieu, qui en a décidé ainsi. « L'homme naît, vit, meurt et quitte ce monde, ses pas sont guidés par la volonté de Dieu » répétait-il incessamment, « et les humains n'y peuvent rien, qui dit le contraire n'est qu'un vulgaire mécréant et imposteur ». Certains appelleront cette attitude fataliste. Mais dans l'état où en était notre Imam, il n'avait pas d'autres choix. L'homme était profondément croyant. Dans la vie d'un homme aussi religieux soit-il, il y a des limites à sa capacité d'endurance.

Avec le temps qui s'écoulait, certains ouvriers, surtout les chômeurs et quelques préretraités s'étaient accoutumés, durant le mois de ramadan, à trouver l'imam à leur disposition, chaque moment qu'ils venaient prier ou passer par-là. Après la prière d'al-Maghreb ou coucher du soleil, ils se faisaient servir leur repas dans la mosquée. Ils mangeaient ensemble, par groupes de cinq à six personnes, tous assis autour d'une table basse ou même à ras le sol. Après le repas ou souper, ils se rassemblaient autour de

l'imam – en une sorte de symposium – psalmodiaient quelques sourates du Coran. Les sourates récitées, vient alors le thé. Chez les ouvriers marocains, c'est tout un cérémonial autour du plateau de cuivre ou senea, mot arabe emprunté au grec cenea. On peut s'étonner que le mot senea soit emprunté au grec, car on oublie souvent que ces paysans devenus ouvriers, appartiennent au monde méditerranéen et à ses cultures. L'hôte et maître est l'imam, le thé à la menthe remplace le vin des ouvriers de la rive nord, la discussion théologique tient lieu de discussion philosophique. La présence féminine dans ces discussions est hors de question comme chez les Grecs de l'antiquité. Le cérémonial du thé continuait, les verres de thé à la menthe, bien chaud passaient d'une main à l'autre, alors que l'imam, le Livre Sacré – Coran – à la main et assis, accroupi, entouré des croyants, silencieux et attentifs à ses explications tels des disciples qu'il maintenait sous le charme du Coran et du hadith. Ils ne sont pas ses ouailles mais ses égaux. Ensuite venaient les questions des assemblés. La discussion se fait alors générale, chacun voulant se prévaloir même dans son ignorance. Il n'est pas question d'argumenter dans ce cas, puisque la référence est toujours la même. L'imam devient alors l'arbitre impartial, donnant raison à l'un, relativisant la position de l'autre, sans pour autant heurter ses sensibilités. La discussion continuait parfois jusqu'à la levée du petit jour.

Nous étions à la veille de la 27^e nuit du ramadan, la nuit du destin, et chez les croyants musulmans, la plus sacrée de toutes les nuits. Cette nuit là, comme à l'accoutumée, les croyants avaient fait apporter par leurs enfants, harira, dattes, lait, café etc., pour casser le jeûne. Quand sonna l'heure de la prière, il faisait déjà sombre, le soleil n'avait pas fait son apparition ce jour là, le mois lunaire de ramadan avait coïncidé avec la fin du mois de janvier. La prière touchait à sa fin, et lorsque l'imam fut sur ses pieds, il se dirigea vers la niche où les enfants posaient les pots et marmites qui contenaient la harira et d'autres mets qui accompagnaient la harira. L'imam savait quel pot lui était destiné et qu'un de ses proches apportait. Mais quand il s'approcha de la niche, il se rendit compte que pot et harira avaient disparu et se trouvaient sur l'une des tables. Quelqu'un d'autre l'avait devancé et avait pris la harira qui lui était destinée. Il se mit à table avec les autres et recevait alors une harira sans consistance, lui qui s'était habitué à cette harira de sa région. Refuser de manger eut été vu par les autres comme une injure. Son voisin, un paysan rustre, lui versa une harira presque liquide. L'imam porta quelques cuillerées à sa bouche, la trouva fade et sans goût. C'est une harira rifaine, songeait l'imam en la repoussant, l'air hautain de la main.

Ce n'est pas la harira que je suis habitué à recevoir, s'exclama l'imam en se levant pour aller chercher quelques verres de thé. Et, d'une voix

pleine de dédain, il ajouta : « il y a des gens qui ont leurs femmes et enfants ici et qui n'hésitent pas à venir me bousculer et prendre la nourriture que m'envoient les bienfaiteurs ».

L'homme rustre, qui lui avait présenté sa harira, se sentait, à tort, atteint dans son honneur et répliqua à l'imam : « Tu oses abuser de notre générosité, est-ce que la harira préparée par ma femme n'est pas assez bonne pour toi ».

Sur ce, il se leva pour empoigner l'imam, mais un autre homme le retint avec peine et le supplia de se calmer. D'autres intervenaient pour protéger l'imam en cas d'agression, il n'en fut rien. Mais les choses n'en restèrent pas là. Un groupe prit alors sa nourriture et alla s'installer dans une autre pièce adjacente. Cinq hommes, restés jusqu'à présent à l'écart des autres, ayant assisté à cette altercation en silence, en furent pétrifiés. Après la prière d'El Achaa-, indignés par cet incident qu'ils jugèrent banale, ils quittèrent la mosquée en silence. On ne les verra plus jamais dans cette mosquée. Ils fondèrent leurs propres mosquées dans d'autres quartiers de la commune. Chaque mosquée appartenant à une tribu et entretenue par elle. C'est ainsi, qu'après une décennie, une dizaine de mosquées virent le jour dans la ville d'Anvers.

Cette nuit fut dorénavant connue comme « la nuit sacrée de la harira ». Elle changea aussi la vie et le destin de notre Imam. Mais plus encore, ce fut le commencement d'une révolution des imams qui étaient faits et défaits selon le bon plaisir des clans et se succédaient chaque mois.

PROLÉTARIATISATION DE L'IMAM LAROUSSE

Suite à « l'incident de la harira », durant la nuit sacrée, Imam Laroussi jugea bon de tenter sa chance à la « Métallurgie Hoboken ». A sa grande surprise, il fut embauché et pouvait commencer le travail le lendemain. Le soir venu, il fit plusieurs prières en remerciement et en reconnaissance à Allah. Le bienfait d'Allah, qui avait écouté ses prières méritaient bien une centaine de prières. Allah aurait bien pu écouter ses prières, mais notre imam n'avait pas entendu les prières du chef de personnel de la Métallurgie, lequel, en prévision de quatre bateaux de minerai africain, embauchait le premier venu qui était apte à manier une pelle. Il allait régulièrement rendre visite aux cafés le long de la frontière hollandaise pour recruter les ouvriers flamands et hollandais. Les Hollandais ayant beaucoup de travail dans leur propre pays ne daignaient pas venir travailler à cette usine. Seuls, restaient les étrangers, et même les étrangers se faisaient rares. Ainsi, le chef de personnel allait-il implorer le directeur de l'office de l'emploi pour lui envoyer des ouvriers le plus vite possible.

Le lendemain, l'imam Laroussi se présentait au bureau de pointage pour recevoir sa carte. Ensuite, il fut conduit au magasin général pour recevoir son équipement de travail. Là, on lui demandait quelle pointure il chaussait. Il s'attendait à des godasses de sécurité, mais au lieu de souliers on lui donna des sabots de bois et une sorte de chaussettes en tissu kaki. Il essayait de faire rentrer son pied dans ce sabot, mais n'y entra pas. Et parce que le sabot n'était pas assez large de l'intérieur, celui-ci fut scié et une bande en cuir y fut clouée pour retenir le pied.

Trois jours après, c'était la fête de la fin de ramadan, Aïd al fitr. La fête est, selon la tradition le jour et l'occasion propice pour la réconciliation. Abderrahmane Fares, un ouvrier dans la trentaine, avait eu vent de « l'affaire de la harira de la nuit du 27 du mois sacré de Ramadan » et présentait les retombées de cette altercation et ses conséquences sur l'entente entre les différentes fractions. Il en fit part de ses préoccupations à Driss et au président de la mosquée Touhami.

Que va-t-il se passer, si cet imam nous quitte ? Dit-il à Driss.

Rien, répondit Driss, un autre viendrait à sa place.

Bien, supposons qu'il parte, il se passera des deux choses l'une, si une partie de la djamaa exige son retour, l'autre au contraire s'y opposera. De quel côté vas-tu te ranger ? Ensuite, en cas de départ, il va falloir trouver un imam acceptable à la djamaa entière, chaque clan va poser la candidature de son imam. Je dis que nous n'allons pas en sortir. Et Abderrahmane d'ajouter : « je crains fort qu'une partie de la djamaa va certainement boycotter cette mosquée, et la boycotter, ils vont le faire ».

Certains croyants ne fréquentèrent plus la mosquée et refusèrent de donner leur part de – chart – ou contribution mensuelle pour l'entretien de la mosquée et de l'imam. Abderrahmane Fares en bon diplomate et médiateur, car il n'appartenait à aucun des clans en conflit, proposa une solution provisoire. Nous avons quelqu'un dans nos rangs, le Fqih Kaddour ben Aissa est en droit de faire office et conduire la prière.

Mais il travaille à l'usine et il n'est pas toujours disponible répondit l'un des assistants.

Ce n'est qu'une solution provisoire, répliqua Abderrahmane, nous avons besoin de lui, surtout pour la prière du vendredi.

Après plusieurs heures de discussions et de marchandage, la proposition d'Abderrahmane fut acceptée, d'autant plus que le nouvel Imam ne recevait pas de rémunération.